Jorge Luis Borges

Le livre de sable



Jorge Luis Borges

Le livre de sable

Traduction revue par Jean-Pierre Bernes.



Préface

Luis Borges qui se considérait essentiellement comme poète anarchiste paisible » aurait souhaité qu'à défaut d'un grand texte, on ne retînt de son œuvre que quelques vers sonores et définitifs. Par exemple, ce vers qui eût été le résumé sonore de Buenos Aires, la ville qu'il aimait tant. Pourtant ses lecteurs, la grande majorité de ses lecteurs, ont préféré associer son souvenir à une autre forme littéraire, le conte fantastique.

Bien sûr, Borges sort vaincu de cette réduction, d'autant qu'il a toujours professé l'absence de différence essentielle entre la prose et les vers *tout comme entre les différents genres littéraires qu'il se refuse à individualiser, et qu'il métisse* ad libitum *dans une écriture singulière, reconnaissable entre toutes, qualifiée dans notre langue à son corps défendant – de borgésienne, terme éprouvait. Il lui préférait l'adjectif borgien qui restitue la filiation castillane (borgeano, borgiano) et n'élude pointe de poison tellement nécessaire à une authentique fragrance. Il était, bien sûr, un perturbateur. Son premier texte publié à l'âge de douze ans,* El Rey de la selva *(Le Roi de la forêt), est déjà une naïve fiction édifiante, cruelle et gauche, peuplée de tigres, animal dont la réalité obsédante est déjà curieusement préfixée dans l'une des premières pages d'écriture de l'enfance. Mais, dès l'âge de sept ans, le jeune Borges avait écrit un texte aujourd'hui disparu,* La Visera fatal *(La Visière fatale), qui était en fait une variation sur* Don Quichotte *et le premier élément d'une longue série qui devait s'inscrire dans la lignée du chef-d'œuvre cervantin,*

modèle troublant parce qu'il mélangeait texte, hors-texte, contexte, auteur, transcripteur et personnages dans le désordre ordonné d'un exemplaire et systématique palimpseste.

Borges attendra la trentaine pour renouer avec l'univers de la fiction qu'il va peupler, momentanément, de marlous bagarreurs dans un texte presque aussitôt renié, Hombres pelearon *(Bataille d'hommes)*[1]*, où la veine allégorique prend le pas sur l'intrigue et rattache le récit à une mythologie édifiante du faubourg portègne*[2] *qui dans le cas présent, s'inscrit dans le droit-fil des batailles des gestes médiévales délivrant le jugement de Dieu.*

En 1935, il publie son Histoire universelle de l'infamie, *fragments d'une histoire infinie dont les chapitres rédigés entretissent la fiction et la réalité, la lecture et l'écriture, dans une mutation qui prélude à l'accomplissement si longtemps différé.*

1938 marque un tournant dans cette voie qui se cherche. Un accident qui exige une preuve pour que la guérison soit patente, la mort du père, bref auteur de modestes fictions, sans doute justement oubliées, de Caudillo, *roman édifiant, et surtout* La Cupula de Oro *(La Coupole d'or), conte néo-orientaliste et à la fois infranchissable barrière pour un fils respectueux, ouvrent pour J.L. Borges une nouvelle perspective, au-delà des normes, des critères, des conventions et des canons. Par une transversale symétrie, la première transgression de l'ordre sera la fantastique réécriture, par Pierre Ménard*[3] *interposé, du texte canonique cervantin désacralisé et doublement installé dans l'artifice*[4]*.*

Artificios *(Artifices), tel sera le nom initial aujourd'hui secret, du recueil qui va l'inclure, et que l'éditeur baptisera sur le mode générique,* Fictiones *(Fictions), terme qui*

décrit le contenu et explicite son statut. Dès lors, J.L. Borges privilégie l'écriture de la fiction et il produit les contes fantastiques les plus mémorables dans des revues argentines dont il est le porte-étendard ou l'instigateur, Sur, Anales de Buenos Aires. *Il les réunit en 1949 dans* L'Aleph, *le chef-d'œuvre de la maturité, très écrit (Borges disait sobreescrito), d'une grande complexité métaphorique, à la fois ouverture et achèvement, si l'on s'en tient à une lecture kabbalistique. En 1970, paraissent les onze récits qui constituent le* Rapport de Brodie. *Borges renonce « aux surprises du style baroque », aux charmes un peu pervers d'une écriture de la distorsion qui cultive la rupture et la constance d'une certaine incongruité lexicale excitante. Il décide d'écrire simplement et il se limite dès lors à une manière de degré zéro de la fiction :*

« Vous voyez, je n'invente rien. Je fais du fantastique avec des éléments communs. Ce sont des histoires plutôt calmes[5]*. » C'est dans* Le Livre de sable, *dont les textes furent écrits entre 1970 et 1975 et publiés en 1975 que J.L. Borges a réuni ses derniers contes fantastiques*[6]*. Ils constituent la forme achevée d'un genre dont ils représentent l'aboutissement serein, l'archétype.*

Nous les avons relus entre le 25 et le 27 mai 1986, quelques jours seulement avant son départ. Borges, à cette occasion, ponctuait la lecture d'un appareil inédit d'annotations orales, émotives ou philologiques dont on trouvera des échos dans la présente édition. Il amplifiait ses récits, les surchargeait, il les explicitait sans réserve faisant fi de sa vieille pudeur victorienne, et manifestant dans ses commentaires la vigueur iconoclaste qu'il portait à toutes choses. L'inquisiteur était la flamme.

À l'heure des ultimes bilans, J.L. Borges présente Le Livre de sable, *son ouvrage préféré, comme un exutoire qui délivre :*

« Je l'ai écrit quand j'étais prisonnier d'une bibliothèque de Buenos Aires. » On connaît les faits. Au terme de la « Révolution libératrice », qui renversa Péron, le tyran cyclique honni, Borges avait été nommé Directeur de la Bibliothèque Nationale de Buenos Aires, monstrueuse fatalité qui condamnait l'aveugle au rôle de gardien du temple des livres. Il avait alors symboliquement dispersé ses propres livres et sa bibliothèque privée dans l'anonymat du fonds public. C'était la seule condition du don, geste qu'il transcrira métaphoriquement dans l'histoire exemplaire du Livre de sable. *Selon Borges, l'ouvrage a vocation d'universalité :*

« C'est un livre, un seul volume où il y a tout. »

Il se présente en effet comme la somme des obsessions et des thèmes repris avec une constante ferveur tout au long d'une démarche littéraire résolument vouée à la symétrie, à la réécriture, aux variations, versions et perversions d'un corpus dont les étapes ne se différencient que par la tonalité de la diction, Borges passant insensiblement d'un style qui privilégie la métaphore, l'intellect et l'emphase, la rhétorique classique, les souvenirs de lecture de Quevedo et de Villaroele, plus modeste aussi, ce qui pourrait faire croire à deux grandes étapes que la chronologie borgienne, elle aussi atypique, préserve d'une généralisation excessive trop réductrice, et associe en fait tout au long de l'œuvre dans de mystérieux rapports de proportion.

On notera donc, parmi d'autres, dans Le Livre de sable, *la présence du thème du double, à l'ouverture du recueil, dans le récit intitulé* L'Autre, *terme qui nommait dès 1964 un important ouvrage poétique de Borges,* L'Autre, le Même. *On notera aussi, dans le récit labyrinthique intitulé* Le Congrès, *le thème de la société secrète, qui atteindra dans le poème final des* Conjurés *son indépassable paradigme, mais aussi des variations sur l'infini, sur le livre ou l'écriture, sur les mythologies nordiques ou plus*

modestement créoles d'Argentine, dans des récits tous uniformément bondés de précisions autobiographiques, très souvent déguisées, parfois impudentes, toujours pertinentes, qu'il convient bien évidemment de décrypter, car elles tempèrent l'abstraction d'un discours, que l'on a eu trop tendance à déshumaniser, en prétendant l'installer dans l'universel. Thèmes aux variations inattendues, dont le catalogue limité faisait dire à Borges, sur le ton d'une fausse humilité :

« Je n'ai été sollicité tout au long de ma vie que par un nombre restreint de sujets ; je suis décidément monotone. »

Pour Le Livre de sable, *J.L. Borges n'a point souhaité de préface. Il professait que la préface est ce moment du livre où l'auteur est le moins auteur et presque un lecteur avec les droits qu'implique ce statut privilégié. Il a donc préféré un épilogue postérieur aux découvertes imprévues de la lecture. S'ajoute à ce texte une note de synthèse pour la quatrième de couverture. On sait l'habileté de Borges – qui avait de surcroît la phobie des longueurs – pour ces exercices de brièveté qu'il a portés à la perfection dans tous les genres littéraires et en particulier dans la rédaction de ces fragments qu'il nomme « Biographies synthétiques » et qui sont issus de la grande tradition des anciens rédacteurs de l'Encyclopédie britannique.*

On retrouve dans ce texte justificatif sa modestie – sa feinte modestie – lorsqu'il prétend réduire l'ouvrage à « quelques variations partielles qui sont comme chacun le sait l'instrument classique de l'irréparable monotonie. » Le but avoué ? « je n'écris point pour une minorité choisie qui ne m'importe guère, ni pour cette entité platonique adulée que l'on nomme la Masse. Je ne crois point à ces deux abstractions chères au démagogue. J'écris pour moi, pour mes amis et pour atténuer le cours du temps. »

Dans ces « exercices d'aveugle, à l'exemple de Wells » on pourra détecter bien sûr les traces de lectures passionnées, pratiquées avec une belle fidélité : Swift,

Edgar Allan Poe, mais aussi Marcel Schwob associé dés le premier séjour genevois à l'apprentissage de la langue française et bien évidemment l'auteur d'Ysur, de La Force Oméga, de la Kabbale pratique ou du miroir noir, Leopoldo Lugones, le compatriote argentin de la génération antérieure, à la fois modèle, référence, mais aussi insupportable présence, dont le suicide en 1938 coïncide curieusement avec les premiers essais borgiens de littérature fantastique pleinement assumés.

Le Livre de Sable se présente comme la souveraine synthèse de l'univers fantastique de J.L Borges. Il constitue l'aboutissement d'une recherche, d'une esthétique, d'une problématique conduisant à la découverte jubilatoire d'un style serein, presque oral, associé, dans une registration inhabituelle à une situation fantastique. Ouvrage capital de Borges, livre infini, dérangeant à l'image de cette pognée de sable dispersée par une main à vacation de sablier, qui allait définitivement transformer le désert. Livre-titre, hélas non réductible à ce vocable essentiel qui est, en réalité, l'attribut et le nom du créateur, amorce aléphale du livre total non écrit, non réalisé, mais toujours désiré, rêvé jusqu'à l'ultime confidence :

« Nous passons notre vie à attendre notre livre et il ne vient pas. »

L’autre

Le fait se produisit en février 1969, au nord de Boston, à Cambridge. Je ne l’ai pas relaté aussitôt car ma première intention avait été de l’oublier pour ne pas perdre la raison. Aujourd’hui, en 1972, je pense que si je le relate, on le prendra pour un conte et qu’avec le temps, peut-être, il le deviendra pour moi.

Je sais que ce fut presque atroce tant qu’il dura, et plus encore durant les nuits d’insomnie qui suivirent. Cela ne signifie pas que le récit que j’en ferai puisse émouvoir un tiers.

Il devait être dix heures du matin. Je m’étais allongé sur un banc face au fleuve Charles. À quelque cinq cents mètres sur ma droite il y avait un édifice élevé dont je ne sus jamais le nom. L’eau grise charriait de gros morceaux de glace. Inévitablement, le fleuve me fit penser au temps. L’image millénaire d’Héraclite. J’avais bien dormi ; la veille, mon cours de l’après-midi était parvenu, je crois, à intéresser mes élèves. Alentour il n’y avait pas âme qui vive.

J’eus soudain l’impression (ce qui d’après les psychologues correspond à un état de fatigue) d’avoir déjà écu ce moment.

À l’autre extrémité de mon banc, quelqu’un s’était assis. J’aurais préféré être seul, mais je ne voulus pas me lever tout de suite, pour ne pas paraître discourtois. L’autre s’était mis à siffloter. C’est alors que m’assaillit la première des anxiétés de cette matinée. Ce qu’il sifflait, ce qu’il essayait de siffler (je n’ai jamais eu beaucoup d’oreille)

était la musique créole de *La Tapera*, d’Elias Régulés[7]. Cet air me ramena à un patio, qui a disparu, et au souvenir d’Alvaro Melian Laflnur[8], qui est mort depuis si longtemps. Puis vinrent les paroles. Celles du premier couplet. La voix n’était pas celle d’Alvaro, mais elle cherchait à ressembler à celle d’Alvaro. Je la reconnus avec horreur.

Je m’approchai de lui et lui demandai :

— Monsieur, vous êtes Uruguayen ou Argentin ?

— Je suis Argentin, mais depuis 1914 je vis à Genève.

— Telle fut sa réponse.

Il y eut un long silence. Je repris :

— Au numéro 17 de la rue Malagnou, en face de l’église russe ?

Il me répondit que oui.

— En ce cas, lui dis-je résolument, vous vous appelez Jorge Luis Borges. Moi aussi je suis Jorge Luis Borges. Nous sommes en 1969, et dans la ville de Cambridge.

— Non, me répondit-il avec ma propre voix, un peu lointaine.

Au bout d’un moment, il insista :

— Moi, je suis à Genève, sur un banc, à quelques pas du Rhône. Ce qui est étrange c’est que nous nous ressemblons, mais vous êtes bien plus âgé que moi, vous avez les cheveux gris.

Je lui répondis :

— Je peux te prouver que je ne mens pas. Je vais te dire des choses qu’un inconnu ne pourrait pas savoir. À la maison, il y a un maté d’argent avec un pied en forme de serpent que notre arrière-grand-père a ramené du Pérou. Il y a aussi une cuvette d’argent qui pendait à l’arçon. Dans l’armoire de ta chambre il y a deux rangées de livres. Les trois volumes des *Mille et Une Nuits* de Lane, illustrés d’eaux-fortes et avec des notes en petits caractères entre

les chapitres, le dictionnaire latin de Quicherat, la *Germanie* de Tacite en latin et dans la traduction de Gordon, un *Don Quichotte* de chez Garnier, les *Tablas de Sangre* de Rivera Indarte[9], avec une dédicace de l'auteur, le *Sartus Resartus* de Carlyle, une biographie d'Amiel et, caché derrière les autres, un livre broché sur les mœurs sexuelles des peuples balkaniques. Je n'ai pas oublié non plus une fin d'après-midi dans un premier étage de la place Dubourg.

— Dufour, corrigea-t-il.

— Parfaitement, Dufour. Cela te suffit ?

— Non, répondit-il. Ces preuves ne prouvent rien. Si je suis en train de vous rêver, il est naturel que vous sachiez ce que je sais. Votre catalogue prolixe est tout à fait vain.

L'objection était juste. Je lui répondis :

Si cette matinée et cette rencontre sont des rêves, chacun de nous deux doit penser qu'il est le rêveur. Peut-être cesserons-nous de rêver, peut-être non.

Entre-temps nous sommes bien obligés d'accepter le rêve tout comme nous avons accepté l'univers et comme nous acceptons le fait d'avoir été engendrés, de regarder avec les yeux, de respirer.

— Et si le rêve se prolongeait ? dit-il avec anxiété.

Pour le calmer et me calmer moi-même, je feignis un aplomb qui assurément, me faisait défaut. Je lui dis :

— Mon rêve a déjà duré soixante-dix ans. En fin de : compte, quand on se souvient, on ne peut se retrouver qu'avec soi-même. C'est ce qui est en train de nous arriver, à ceci près que nous sommes deux. Ne veux-tu pas savoir quelque chose de mon passé, qui est l'avenir qui t'attends ?

Il acquiesça sans dire un mot. Je continuai, un peu perdu.

— Mère est en pleine forme, dans sa maison, au coin de Charcas et de Maipu, à Buenos Aires, mais Père est mort depuis une trentaine d'années. Il est mort d'une maladie de

cœur. Une crise d'hémiplégie l'a emporté, sa main gauche posée sur sa main droite était comme la main d'un enfant sur celle d'un géant. Il est mort avec l'impatience de mourir, mais sans une plainte. Notre grand-mère était morte dans la même maison. Quelques jours avant la fin, elle nous avait fait venir auprès d'elle et elle nous avait dit : « Je suis une très vieille femme qui est en train de mourir très lentement. Que personne ne s'affole d'une chose aussi commune et aussi banale. » Norah, ta sœur, s'est marié et a deux garçons. À propos, comment vont-ils à la maison ?

— Bien. Père, toujours avec ses plaisanteries contre la foi. Hier soir il nous a dit que Jésus était comme les gauchos qui ne veulent jamais se compromettre, et que c'est pour cela qu'il prêchait par paraboles.

Il hésita puis il me dit :

— Et vous ?

— Je ne sais pas le nombre de livres que tu écriras, mais je sais qu'il y en aura trop. Tu écriras des poésies qui te procureront un plaisir non partagé, et des contes de caractère fantastique. Tu donneras des cours comme ton père et comme tant d'autres personnes de notre famille.

Je fus heureux qu'il ne me demandât rien sur l'échec ou le succès de ces livres. Je repris, sur un autre ton :

— Pour ce qui est de l'Histoire… Il y a eu une autre guerre, presque entre les mêmes protagonistes. La France n'a pas tardé à capituler ; l'Angleterre et l'Amérique ont livré contre un dictateur allemand, qui s'appelait Hitler, la bataille cyclique de Waterloo. Vers 1946, Buenos Aires a engendré un nouveau Rosas un dictateur assez semblable à notre parent. En 1955, la province de Cordoba nous a sauvés, comme l'avait fait autrefois la province d'Entre-Rios. Aujourd'hui les choses vont mal. La Russie est en train de s'emparer de la planète ; l'Amérique, entravée par la superstition de la démocratie, ne se résout pas à être un empire. De jour en jour notre pays devient plus provincial. Plus provincial et plus suffisant, comme s'il refusait de voir.

Je ne serais pas surpris que l'enseignement du latin soit remplacé par celui du guarani.

Je remarquai qu'il ne me prêtait guère attention. La peur élémentaire de l'impossible qui apparaît pourtant comme certain l'effrayait. Moi qui n'ai pas été père, j'éprouvai pour ce pauvre garçon, qui m'était plus intime que s'il eût été chair de ma chair, un élan d'amour. Je vis qu'il serrait un livre entre ses mains. Je lui demandai ce que c'était.

— *Les Possédés* ou, à mon sens, *les Démons* de Fedor Dostoïevski, me répliqua-t-il non sans vanité.

— Je l'ai pratiquement oublié. Gomment est-ce ?

Dès que j'eus parlé, je compris que ma question était un blasphème.

— Le maître russe, trancha-t-il, a pénétré plus avant que quiconque dans les labyrinthes de l'âme slave.

Cette tentative de rhétorique me fit penser qu'il s'était rasséréné.

Je lui demandai quels autres livres de ce maître il avait parcourus.

Il énuméra deux ou trois titres, dont *Le Double.*

Je lui demandai si, en les lisant, il distinguait bien les personnages, comme chez Joseph Conrad, et s'il comptait poursuivre l'examen de l'œuvre complète.

— À vrai dire non, me répondit-il un peu surpris.

Je lui demandai ce qu'il était en train d'écrire et il me dit qu'il préparait un recueil de vers qui s'intitulerait *Hymnes rouges.* Il avait également songé à l'appeler *Rythmes rouges.*

— Pourquoi pas ? lui dis-je. Tu peux alléguer de bons antécédents. Le vers d'azur de Ruben Dario[10] et la chanson grise de Verlaine.

Sans m'écouter, il m'expliqua que son livre chanterait la fraternité de tous les hommes. Le poète de notre temps ne saurait tourner le dos à son époque.

Je demeurai pensif et lui demandai s’il se sentait véritablement frère de tous. Par exemple de tous les croque-morts, de tous les facteurs, de tous les scaphandriers, de tous ceux qui habitent à des numéros pairs, de tous les gens aphones, etc. Il me dit que son livre se référait à la grande masse des opprimés et des parias.

— Ta masse d’opprimés et de parias n’est, lui répondis-je, qu’une abstraction. Seuls les individus existent, si tant est que quelqu’un existe. *L’homme d’hier n’est pas l’homme d’aujourd’hui,* a proclamé un certain Grec. Nous deux, sur ce banc de Genève ou de Cambridge, en sommes peut-être la preuve.

Sauf dans les pages sévères de l’Histoire, les faits mémorables se passent de phrases mémorables. Un homme sur le point de mourir cherche à se rappeler une gravure entrevue dans son enfance ; les soldats qui vont monter à l’assaut parlent de la boue ou du sergent. Notre situation était unique et, à vrai dire, nous n’y étions pas préparés. Nous avons, fatalement, parlé de littérature ; je crains de n’avoir rien dit d’autre que ce que je dis d’habitude aux journalistes. Mon *alter ego* croyait à l’invention ou à la découverte de métaphores nouvelles ; moi, à celles qui correspondent à des affinités intimes et évidentes et que notre imagination a déjà acceptées. La vieillesse des hommes et le crépuscule, les rêves et la vie, le temps qui passe et l’eau. Je lui exposai mon opinion, qu’il exposerait dans un livre, des années plus tard.

Il m’écoutait à peine. Soudain, il dit :

— Si vous avez été moi, comment expliquer que vous ayez oublié votre rencontre avec un monsieur âgé qui, en 1918, vous a dit que lui aussi était Borges ?

Je n’avais pas pensé à cette difficulté. Je lui répondis sans conviction :

— Peut-être le fait a-t-il été si étrange que j’ai tenté de l’oublier.

Il risqua une timide question :

— Comment se porte votre mémoire ?

Je compris que pour un garçon qui n'avait pas encore vingt ans, un homme de plus de soixante-dix ans était quasiment un mort. Je lui répondis :

— La plupart du temps elle ressemble à l'oubli, mais elle retrouve encore ce qu'on lui demande. J'apprends l'anglo-saxon et je ne suis pas le dernier de la classe.

Notre conversation durait déjà depuis trop longtemps pour être un songe.

Il me vint brusquement une idée.

— Je peux te prouver immédiatement, lui dis-je, que tu n'es pas en train de rêver de moi. Écoute bien ce vers que tu n'as jamais lu, que je sache.

Lentement, je déclamai le vers célèbre :

L'hydre-univers tordant son corps écaillé d'astres.

Je sentis sa stupeur presque craintive. Il le répéta à voix basse en savourant chacun des mots resplendissants.

— C'est vrai, murmura-t-il. Je ne pourrai jamais, moi, écrire un tel vers.

Hugo nous avait réunis.

Auparavant, il avait répété avec ferveur, je m'en souviens maintenant, ce court poème où Walt Whitman se remémore une nuit partagée devant la mer et durant laquelle il avait été vraiment heureux.

— Si Whitman l'a chantée, observai-je, c'est parce qu'il la souhaitait et qu'elle n'eut pas lieu. Le poème est plus beau si nous devinons qu'il est l'expression d'un désir et non point le récit d'un fait.

Il me regarda un long moment.

— Vous le connaissez mal, s'écria-t-il. Whitman est incapable de mentir.

Un demi-siècle ne passe pas en vain. Au travers de cette conversation entre personnes de lectures mélangées et de goûts divers, je compris que nous ne pouvions pas nous

comprendre. Nous étions trop différents et trop semblables. Nous ne pouvions nous prendre en défaut, ce qui rend le dialogue difficile. Chacun des deux était la copie caricaturale de l'autre. La situation était trop anormale pour durer beaucoup mus longtemps. Conseiller ou discuter était inutile, car son inévitable destin était d'être celui que je suis.

Je me rappelai soudain une histoire de Coleridge. Quelqu'un rêve qu'il traverse le paradis et on lui donne une fleur comme preuve de son passage. Au réveil, la fleur est là.

J'eus l'idée d'un artifice semblable.

— Écoute, lui dis-je, as-tu quelque argent sur toi ?

— Oui, me répondit-il. J'ai une vingtaine de francs. Ce soir j'invite Simon Jichlinski[11] au *Crocodile.*

— Dis à Simon qu'il exercera la médecine à Carroudge, et qu'il fera beaucoup de bien… Maintenant, donne-moi une de tes pièces.

Il sortit trois pièces d'argent et quelque menue monnaie. Sans comprendre, il m'offrit l'une des grosses pièces.

Je lui remis en échange l'un de ces imprudents billets américains qui ont des valeurs très diverses mais toujours la même taille. Il l'examina avec avidité.

— Ce n'est pas possible, s'écria-t-il. Il est daté de 1964 !

Quelques mois plus tard, on m'apprit que les billets de banque n'étaient jamais datés.

— Tout ceci tient du miracle, parvint-il à dire, et les miracles font peur. Les gens qui furent témoins de la résurrection de Lazare ont dû en garder un souvenir horrifié.

Nous n'avons pas changé, pensai-je. Toujours les références livresques.

Il déchira le billet en petits morceaux et rempocha sa pièce.

J’avais eu l’intention de la jeter dans le fleuve. La trajectoire de la monnaie d’argent se perdant dans le fleuve d’argent eût illustré mon récit d’une image frappante, mais le sort en avait décidé autrement.

Je répondis que le surnaturel, s’il se produit deux fois, cesse d’être terrifiant.

Je lui proposai de nous revoir le lendemain, sur ce même banc situé à la fois dans deux époques et dans deux endroits.

Il accepta d’emblée et me dit, sans regarder sa montre, qu’il était en retard. Nous mentions tous les deux et chacun de nous savait que son interlocuteur mentait. Je lui dis qu’on allait venir me chercher.

— Vous chercher ?

— Oui. Quand tu auras mon âge, tu auras perdu presque complètement la vue. Tu ne verras que du jaune, des ombres et des lumières. Ne t’inquiète pas. La cécité progressive n’est pas une chose tragique. C’est comme un soir d’été qui tombe lentement.

Nous nous sommes quittés sans que nos corps se soient effleurés. Le lendemain je n’allai pas au rendez-vous. L’autre non plus, probablement.

J’ai beaucoup réfléchi à cette rencontre que je n’ai racontée à personne. Je crois en avoir trouvé la clef. La rencontre fut réelle, mais l’autre bavarda avec moi en rêve et c’est pourquoi il a pu m’oublier ; moi, j’ai parlé avec lui en état de veille et son souvenir me tourmente encore.

L’autre rêva de moi, mais sans rigueur. Il rêva, je le comprends maintenant, l’impossible date sur le dollar.

Ulrica

Hann tekr sverthit Gram ok leggr i methal theira bert

Völsunga Saga, 27.

Mon récit sera fidèle à la réalité ou, du moins, au souvenir que je garde de cette réalité, ce qui revient au même. Les faits sont très récents, mais je sais que la pratique littéraire veut qu'on intercale des détails circonstanciels et qu'on accentue l'emphase. Je veux relater ma rencontre avec Ulrica (je n'ai jamais su son nom de famille et peut-être ne le saurai-je jamais) dans la ville d'York. Le récit couvrira l'espace d'une nuit et d'un matin.

Je pourrais fort bien raconter que je la vis pour la première fois près des Cinq Sœurs d'York, ces verrières pures de toute image que les iconoclastes de Cromwell respectèrent, mais le fait est que nous nous rencontrâmes dans la petite salle du *Northern Inn*, qui est de l'autre côté des remparts. Il y avait peu de monde et elle me tournait le dos. Quelqu'un lui offrit un verre qu'elle refusa.

— Je suis féministe, dit-elle. Je ne veux pas singer les hommes. Je n'aime ni leur tabac ni leur alcool.

La repartie se voulait spirituelle et je devinai que ce n'était pas la première fois qu'elle prononçait cette phrase. J'appris par la suite que cela ne lui ressemblait pas, mais ce que nous disons ne nous ressemble pas toujours.

Elle raconta qu'elle était arrivée en retard au Musée, mais qu'on l'avait laissée entrer en apprenant qu'elle était Norvégienne.

— Ce n’est pas la première fois que les Norvégiens entrent dans York, remarqua une des personnes présentes.

— C’est vrai, dit-elle. L’Angleterre nous appartenait et nous l’avons perdue, si tant est qu’on puisse posséder quelque chose ou que quelque chose puisse se perdre.

C’est alors que je la regardai. Un vers de William Blake parle de jeunes filles de doux argent ou d’or fougueux, mais Ulrica était à la fois l’or et la douceur. Elle était mince et élancée, avec des traits fins et des yeux gris. Son air de paisible mystère m’impressionna moins que les traits de son visage. Elle avait le sourire facile et ce sourire semblait la rendre plus lointaine. Elle était vêtue de noir, ce qui est rare dans les régions nordiques où l’on tente d’égayer par des couleurs l’aspect éteint du paysage. Elle parlait un anglais clair et précis et accentuait légèrement les r. Je ne suis pas observateur ; je découvris ces choses peu à peu.

On nous présenta. Je lui dis que j’étais professeur à l’Université des Andes, à Bogota. Je précisai que j’étais Colombien.

Elle me demanda d’un air pensif :

— Être Colombien, qu’est-ce que cela veut dire ?

— Je ne sais pas, lui répondis-je. C’est un acte de foi.

— Comme être Norvégienne, acquiesça-t-elle.

Je ne me rappelle rien de plus de ce qui fut dit ce soir-là. Le lendemain je descendis de bonne heure dans la salle à manger. En regardant par la fenêtre, je vis qu’il avait neigé ; la lande se perdait dans le petit matin. Il n’y avait personne d’autre. Ulrica m’invita à m’asseoir à sa table. Elle me dit qu’elle aimait se promener seule.

Je me souvins d’une plaisanterie de Schopenhauer et je lui répondis :

— Moi aussi. Nous pouvons donc sortir ensemble.

Nous nous éloignâmes de la maison, marchant sur la neige nouvelle. Il n’y avait âme qui vive dans la campagne. Je lui proposai de nous rendre à Thorgate, qui se trouve plus bas sur la rivière, à quelques lieues. Je sais que j’étais

déjà amoureux d'Ulrica ; je n'aurais désiré personne d'autre à mes côtés.

J'entendis soudain le hurlement lointain d'un loup, je n'avais jamais entendu hurler de loup mais je sus que c'en était un. Ulrica ne se troubla point.

Un moment après elle dit comme si elle pensait tout haut :

— Les quelques épées pauvres que j'ai vues hier à York Minster m'ont plus émue que les grands bateaux du musée d'Oslo.

Nos routes se croisaient. Cet après-midi, Ulrica continuerait son voyage vers Londres ; moi, j'irais vers Édimbourg.

— Dans Oxford Street, me dit-elle, je mettrai mes pas dans les pas de De Quincey, à la recherche d'Ann, perdue dans la foule de Londres.

— De Quincey, répondis-je, a cessé de la chercher. Moi, d'année en année, je la cherche encore.

— Il se peut, dit-elle à voix basse, que tu l'aies trouvée.

Je compris qu'une chose inespérée ne m'était pas interdite et je posai mes lèvres sur sa bouche et sur ses yeux. Elle m'écarta avec une douce fermeté, puis déclara :

— Je serai tienne dans l'auberge de Thorgate. Je te demande d'ici là de ne pas me toucher. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Pour un célibataire d'un certain âge, l'amour offert est un don auquel on ne s'attend plus. Le miracle a le droit d'imposer des conditions. Je pensai à mes exploits de jeunesse à Popayan et à une jeune fille du Texas, blonde et svelte comme Ulrica, qui m'avait refusé son amour.

Je ne commis pas l'erreur de lui demander si elle m'aimait. Je compris que je n'étais pas le premier et que je ne serais pas le dernier. Cette aventure, peut-être l'ultime pour moi, n'en serait qu'une parmi bien d'autres pour cette resplendissante et fière héritière d'Ibsen.

Nous reprîmes notre chemin la main dans la main.

— Tout ceci est comme un rêve, dis-je, et je ne rêve jamais.

— Comme ce roi, répondit Ulrica, qui ne put rêver que lorsqu'un magicien le fit s'endormir dans une porcherie.

Puis elle ajouta :

— Écoute bien : un oiseau va chanter.

Peu de temps après, nous entendîmes son chant.

— Dans ce pays, dis-je, on prétend que lorsqu'une personne va mourir elle prévoit l'avenir.

— Et moi je vais mourir, annonça-t-elle.

Je la regardai, stupéfait.

— Coupons par le bois, insistai-je. Nous arriverons plus vite à Thorgate.

— Le bois est dangereux, répliqua-t-elle.

Nous continuâmes à travers la lande.

— Je voudrais que ce moment dure toujours, murmurai-je.

— *Toujours* est un mot interdit aux humains, affirma Ulrica et, pour atténuer l'emphase, elle me demanda de lui répéter mon nom, qu'elle n'avait pas bien entendu.

— Javier Otarola, lui dis-je.

Elle voulut le répéter mais elle n'y parvint pas. J'achoppai à mon tour sur le nom d'Ulrikke.

— Je t'appellerai Sigurd, déclara-t-elle en souriant.

— Si je suis Sigurd, répliquai-je, tu seras Brynhild.

Elle avait ralenti le pas.

— Tu connais la saga ? lui demandai-je.

— Bien sûr, me dit-elle. La tragique histoire que les Allemands ont galvaudée dans leurs tardifs Nibelungen.

Je ne voulus pas discuter et j'enchaînai :

— Brynhild, tu marches comme si tu voulais qu'entre nous deux il y ait une épée dans le lit.

Nous étions soudain devant l'auberge. Je ne fus pas surpris qu'elle s'appelât, comme l'autre, la *Northern Inn.*

Du haut du perron, Ulrica me cria :

— Tu as entendu le loup ? Il n’y a plus de loups en Angleterre. Viens vite.

En montant à l’étage, je remarquai que les murs étaient tapissés à la manière de William Morris d’un papier d’un rouge très profond, avec des entrelacs de fruits et d’oiseaux. Ulrica entra la première. La chambre mal éclairée avait un plafond bas à deux pentes. Le lit attendu se reflétait dans un vague cristal et l’acajou luisant me rappela le miroir de l’Écriture. Ulrica était maintenant dévêtue. Elle m’appela par mon véritable nom, Javier. Je sentis que la neige tombait plus dru. Il n’y avait plus ni meubles ni miroirs. Il n’y avait pas d’épée entre nous deux. Le temps s’écoulait comme du sable. Séculaire, dans l’ombre, l’amour déferla et je possédai pour la première et pour la dernière fois l’image d’Ulrica.

Le Congrès

Ils s'acheminèrent vers un château immense, au frontispice duquel on lisait : « Je n'appartiens à personne et j'appartiens à tout le monde. Vous y étiez avant que d'y entrer, et vous y serez encore quand vous en sortirez. »

Diderot :
Jacques le Fataliste et son Maître (1769).

Je m'appelle Alejandro Ferri. Mon nom a une résonance guerrière, mais ni le métal de la gloire ni la grande ombre du Macédonien – la phrase est de auteur de *Marbres,* qui m'honora de son amitié – ne correspondent à l'homme modeste et grisonnant qui assemble ces lignes, au dernier étage d'un hôtel de la rue Santiago del Estero, dans un Sud qui n'est déjà nus le Sud. J'ai depuis longtemps mes soixante-dix ans bien sonnés ; je continue à donner des cours d'anglais à quelques élèves. Par indécision, par négligence ou pour d'autres raisons, je ne me suis pas marié, et maintenant je vis seul. Je ne souffre pas de la solitude ; il est déjà suffisamment difficile de se supporter soi-même et ses manies.

Je constate que je vieillis ; un signe qui ne trompe pas est le fait que les nouveautés ne m'intéressent pas plus qu'elles ne me surprennent, peut-être parce que je me rends compte qu'il n'y a rien d'essentiellement nouveau en elles et qu'elles ne sont tout au plus que de timides variantes. Quand j'étais jeune, j'avais de l'attirance pour les crépuscules, pour les faubourgs et le malheur ; aujourd'hui,

j'aime les matinées en plein cœur de la ville et la sérénité. Je ne joue plus les Hamlet. Je me suis inscrit au parti conservateur et à un club d'échecs, que je fréquente en spectateur, parfois distrait. Un lecteur curieux pourra exhumer de quelque obscur rayon de la Bibliothèque nationale, rue Mexico, un exemplaire de ma *Brève étude du langage analytique de John Wilkins*[12] œuvre qui mériterait une nouvelle édition, ne serait-ce que pour corriger ou atténuer les multiples erreurs qu'elle contient. Le nouveau directeur de la Bibliothèque est, me dit-on, un homme de lettres qui s'est consacré à l'étude des langues anciennes, comme si les modernes n'étaient pas suffisamment rudimentaires, et à l'exaltation démagogique d'un imaginaire Buenos Aires de truands. Je n'ai jamais cherché à le connaître. Moi qui habite dans cette ville depuis 1899, le hasard ne m'a mis qu'une seule fois en présence d'un truand, du moins de quelqu'un qui avait la réputation d'en être un. Plus tard, si l'occasion s'en présente, je raconterai cet épisode.

Je vis donc seul, comme je l'ai dit ; il y a quelques : jours, un voisin de palier qui m'avait entendu parler de Fermin Eguren, m'a appris que ce dernier était mort à Punta del Este.

La mort de cet homme, qui ne fut jamais vraiment mon ami, m'a tristement obsédé. Je sais que je suis seul ; je suis sur terre l'unique personne à garder le souvenir de cet événement que fut le Congrès, sans pouvoir l'évoquer avec quiconque. Je suis désormais ultime congressiste. Il est vrai que tous les hommes sont des congressistes, qu'il n'y a pas un être sur la planète qui ne le soit, mais je le suis, moi, d'une façon différente. Je sais que je le suis ; cela me distingue de mes innombrables collègues, actuels et futurs. Il est vrai que le 7 février 1904 nous avons juré sur ce que nous avions de plus sacré – y a-t-il sur terre quelque chose de sacré ou quelque chose qui ne le soit pas ? – ne pas

révéler l’histoire du Congrès, mais il n’en est pas moins vrai que le fait que je sois maintenant un parjure est partie intégrante du Congrès. Ce que je dis là est obscur, mais peut éveiller la curiosité de mes éventuels lecteurs.

De toute façon, la tâche que j’entreprends n’est pas facile. Je ne me suis jamais attaqué, pas même sous sa forme épistolaire, au genre narratif et, chose beaucoup plus grave encore, l’histoire que je vais rapporter est impossible à croire. C’est à la plume de José Fernandez Irala, le poète injustement oublié de *Marbres,* que revenait cette mission, mais il n’en est plus temps aujourd’hui. Je ne falsifierai pas délibérément les faits, mais je crains que ma fainéantise et une certaine maladresse ne m’obligent, plus d’une fois, à commettre des erreurs.

Peu importent les dates précises. Rappelons que je débarquai de Santa Fe, ma province natale, en 1899. Je n’y suis jamais retourné ; je me suis habitué à Buenos Aires, une ville qui ne m’attire pas, comme on s’habitue à son corps ou à une vieille infirmité. Je prévois, sans y attacher grande importance, que je mourrai bientôt ; je dois, par conséquent, refréner ma manie de la digression et presser un peu mon récit.

Les années ne modifient pas notre essence, si tant est que nous en ayons une ; l’élan qui devait me conduire un soir au Congrès du Monde fut le même qui m’avait d’abord amené à entrer à la rédaction de *Ultima Hora.* Pour un pauvre jeune homme de province, devenir journaliste peut être un destin romantique, tout comme un pauvre jeune homme de la capitale peut trouver romantique le destin d’un gaucho ou d’un péon de ferme. Je ne rougis pas d’avoir voulu être journaliste, métier qui aujourd’hui me paraît trivial. Je me souviens d’avoir entendu dire à Fernandez Irala, mon collègue, que ce que le journaliste écrit est voué à l’oubli alors que son désir était de laisser trace dans les mémoires et dans le temps. Il avait déjà

ciselé (l'expression était couramment employée) certains des sonnets parfaits qui devaient figurer par la suite, avec quelques légères retouches, dans son recueil *Marbres.*

Je ne puis dire à quel moment précis j'entendis parler pour la première fois du Congrès.

Ce fut peut-être le soir de ce jour où le caissier me régla mon premier salaire mensuel et où, pour fêter cet événement qui prouvait que Buenos Aires m'avait accepté, j'invitai Irala à dîner avec moi. Il déclina mon offre, me disant qu'il devait absolument se rendre au Congrès. Je compris tout de suite qu'il ne faisait pas illusion au prétentieux édifice à coupole qui se trouve au bout d'une avenue habitée par des Espagnols, mais bien à quelque chose de plus secret et de plus important. Les gens parlaient du Congrès, certains en s'en moquant ouvertement, d'autres en baissant la voix, d'autres encore avec appréhension ou curiosité ; tous, je crois bien, ignoraient de quoi il s'agissait. Un certain samedi, Irala m'invita à l'accompagner. Il avait fait, me confia-t-il, toutes les démarches nécessaires.

Il devait être neuf ou dix heures du soir. Dans le tramway, Irala me dit que les réunions préliminaires avaient lieu tous les samedis et que don Alejandro Glencoe, peut-être à cause de mon nom, avait déjà donné son accord. Nous entrâmes dans le Salon de Thé du Gaz. Les congressistes, au nombre de quinze ou vingt, étaient assis autour d'une longue table ; je ne sais s'il y avait une estrade ou si ma mémoire ajoute ce détail. D'emblée je reconnus le président, que je n'avais jamais vu auparavant. Don Alejandro était un monsieur déjà fort âgé, à l'air digne, au front dégarni, aux yeux gris et à la barbe poivre et sel, tirant sur le roux. Je l'ai toujours vu vêtu d'une redingote sombre ; Il appuyait habituellement ses mains croisées, sur sa canne. Il était grand et de forte corpulence.

À sa gauche siégeait un homme beaucoup plus jeune, également roux ; la couleur éclatante de sa chevelure faisait penser au feu et celle de la barbe de M. Glencoe aux feuilles d'automne. À sa droite, se tenait un jeune homme au visage allongé et au front singulièrement bas, vêtu comme un dandy. Ils avaient tous demandé du café et quelques-uns de l'absinthe. La première chose qui retint mon attention fut la présence d'une femme, seule parmi tant d'hommes. À l'autre bout de la table, il y avait un enfant de dix ans, en costume marin, qui ne tarda pas à s'endormir. Il y avait également un pasteur protestant, deux juifs sans équivoque aucune et un Noir qui portait un foulard de soie et des vêtements très ajustés, à la manière des mauvais garçons que l'on voit stationner au coin des rues. Devant le Noir et l'enfant étaient posées deux tasses de chocolat. Je ne me rappelle plus les autres personnages, en dehors d'un certain Marcelo del Mazo[13] homme très courtois et fin causeur, que je ne revis plus jamais. Je conserve une photographie floue et imparfaite prise au cours d'une des séances, mais je ne la publierai pas car les vêtements de l'époque, les cheveux longs et les moustaches, confèrent aux membres réunis là un air burlesque et même indigent qui donnerait une idée fausse de cette assemblée. Toutes les associations tendent à créer leur propre langage et leurs propres rites ;

Le Congrès, qui a toujours pour moi tenu du rêve, semblait vouloir que ses participants découvrissent sans précipitation le but qu'il se proposait d'atteindre, et même les noms et prénoms de leurs collègues. Je ne tardai pas à me rendre compte que mon devoir était de ne pas poser de questions et je m'abstins donc d'interroger Fernandez Irala, lequel, de son côté, ne me disait jamais rien. Je ne manquai aucun samedi, mais un ou deux mois passèrent avant que j'eusse compris. À partir de la deuxième réunion, j'eus pour voisin Donald Wren, un ingénieur des Chemins

de fer du Sud, qui devait par la suite me donner des leçons d’anglais.

Don Alejandro parlait très peu ; les autres ne s’adressaient pas à lui, mais je sentis qu’ils parlaient pour lui et qu’ils recherchaient son approbation. Il suffisait d’un geste lent de sa main pour que le thème du débat changeât. Je finis par découvrir que l’homme roux qui se trouvait à sa gauche portait le nom curieux de Twirl. Je me souviens de son aspect fragile, qui est l’attribut de certaines personnes très grandes qui se tiennent comme si leur taille leur donnait le vertige et les forçait à se courber. Ses mains, je m’en souviens, jouaient habituellement avec une boussole de cuivre, qu’il posait par moments sur la table. Soldat dans un régiment d’infanterie irlandais, il mourut à la fin de 1914. Celui qui siégeait toujours à droite était le jeune homme au front bas, Fermin Eguren, neveu du président.

Je ne crois pas aux méthodes du réalisme, genre artificiel s’il en est ; je préfère révéler d’un seul coup ce que je compris graduellement.

Mais auparavant je rappellerai au lecteur ma situation d’alors : j’étais un pauvre jeune homme originaire de Casilda, fils de fermiers, qui était arrivé à Buenos Aires et qui se trouvait soudain, ainsi le sentis-je, au cœur même de la capitale et peut-être, sait-on jamais, au *cœur* du monde. Un demi-siècle a passé et je garde encore le souvenir de ce premier éblouissement qui, certes, ne fut pas le dernier.

Voici les faits ; je les rapporterai de la façon la plus brève. Don Alejandro Glencoe, le président, était un propriétaire foncier d’Uruguay, maître d’un domaine à la frontière du Brésil. Son père, originaire d’Aberdeen, s’était fixé sur notre continent au milieu du siècle dernier. Il avait amené avec lui une centaine de livres, les seuls, j’ose l’affirmer, que don Alejandro ait jamais lus. (Si je parle de ces livres hétérogènes, que j’ai eus entre mes mains, c’est que l’un d’entre eux est à l’origine de mon histoire.) Le

premier Glencoe, à sa mort, laissa une fille et un fils qui allait devenir notre président. La fille se maria avec un Eguren et fut la mère de Fermin. Don Alejandro caressa un temps l'espoir d'être député, mais les chefs politiques lui fermèrent les portes du Congrès de l'Uruguay. Notre homme s'obstina et décida de fonder un autre Congrès de plus ample portée. Il se souvint d'avoir lu dans une des pages volcaniques de Carlyle le destin de cet Anacharsis Cloots, dévot de la déesse Raison, qui, à la tête de trente-six étrangers, fit un discours en tant que « porte-parole du genre humain » devant une assemblée à Paris. Encouragé par cet exemple, don Alejandro conçut le projet de créer un Congrès du Monde qui représenterait tous les hommes de toutes les nations. Les réunions préliminaires avaient pour centre le Salon de Thé du Gaz ; la séance d'ouverture, que l'on avait prévue dans un délai de quatre ans, aurait son siège dans la propriété de don Alejandro. Celui-ci, qui comme tant d'Uruguayens, n'était pas partisan d'Artigas[14] aimait Buenos Aires, mais il avait décidé que le Congrès se réunirait dans sa patrie. Curieusement, le délai prévu à l'origine allait être respecté avec une précision qui tenait du miracle.

Au début, nous touchions nos jetons de présence, qui n'étaient pas négligeables, mais le zèle qui nous enflammait fit que Fernandez Irala, qui était aussi pauvre que moi, renonça à toucher les siens et nous en fîmes tous autant. Cette mesure fut bénéfique car elle permit de séparer le bon grain de l'ivraie ; le nombre des congressistes diminua et il ne resta plus qu'un petit groupe de fidèles. Le seul poste rémunéré fut celui de la secrétaire, Nora Erfjord, qui n'avait pas d'autres moyens d'existence et dont le travail était écrasant. Créer une organisation qui englobât la planète n'était pas une mince entreprise. On se livrait à un échange intense de lettres, et même de

télégrammes. Des adhésions arrivaient du Pérou, du Danemark et de l’Hindoustan. Un Bolivien signala que sa patrie manquait de tout accès à la mer et que cette regrettable carence devait faire l’objet d’un des premiers débats.

Twirl, qui était doué d’une brillante intelligence, fit observer que le Congrès posait avant toute chose un problème d’ordre philosophique.

Jeter les bases d’une assemblée qui représentât tous les hommes revenait à vouloir déterminer le nombre exact des archétypes platoniciens, énigme qui, depuis des siècles, laisse perplexes les penseurs du monde entier. Il fit remarquer que, sans aller plus loin, don Alejandro Glencoe pouvait représenter non seulement les propriétaires mais encore les Uruguayens, et pourquoi pas les grands précurseurs, ou les hommes à barbe rousse, et tous ceux qui s’asseyent dans un fauteuil. Nora Erfjord était Norvégienne. Représenterait-elle les secrétaires, les Norvégiennes ou simplement toutes les jolies femmes ? Suffirait-il d’un ingénieur pour représenter tous les ingénieurs, y compris ceux de Nouvelle-Zélande ?

Ce fut alors, je crois, que Fermin intervint.

— Ferri représente ici les gringos, dit-il dans un éclat de rire.

Don Alejandro le regarda d’un air sévère et dit très calmement :

— Monsieur Ferri représente ici les émigrants, grâce au travail desquels ce pays est en train de se redresser.

Fermin Eguren n’a jamais pu me sentir. Il tirait vanité de choses très diverses : du fait d’être Uruguayen, d’être créole, d’attirer toutes les femmes, de s’habiller chez un tailleur hors de prix et, je ne saurai jamais pourquoi, d’être d’origine basque, alors que cette race en marge de l’histoire n’a jamais rien fait d’autre que de traire des vaches.

Un incident des plus futiles consacra notre inimitié. À l'issue d'une séance, Eguren nous proposa d'aller rue Junin.

Ce projet ne me souriait pas, mais j'acceptai pour ne pas m'exposer à ses moqueries. Nous y fûmes avec Fernandez Irala. En quittant la maison, nous croisâmes un malabar. Eguren, qui avait un peu bu, le bouscula. L'autre nous barra le passage et nous dit :

— Celui qui voudra sortir devra passer par ce couteau.

Je revois l'éclat de la lame dans la pénombre du vestibule. Eguren se jeta en arrière, terrifié. Je n'étais pas très rassuré mais le dégoût l'emporta sur la peur. Je portai ma main à ma veste comme pour en sortir une arme en lui disant d'une voix ferme :

— Nous allons régler cette affaire dans la rue.

L'inconnu me répondit d'une voix complètement changée :

— C'est ainsi que j'aime les hommes. Je voulais simplement, mon ami, vous mettre à l'épreuve.

Il riait maintenant, très affable.

— Ami, c'est vous qui le dites, répliquai-je et nous sortîmes.

L'homme au couteau pénétra dans le lupanar. J'appris par la suite qu'il s'appelait Tapia ou Paredes, ou quelque chose dans ce goût-là, et qu'il avait une réputation de bagarreur. Une fois sur le trottoir, Irala, qui avait gardé son sang-froid, me tapa sur l'épaule et déclara, grandiloquent :

— Il y avait un mousquetaire parmi nous trois. Bravo, d'Artagnan !

Fermin Eguren ne me pardonna jamais d'avoir été le témoin de sa couardise.

Je me rends compte que c'est maintenant, et maintenant seulement, que commence mon histoire. Les pages que je viens d'écrire n'auront servi qu'à préciser les conditions requises par le hasard ou le destin pour que se produise l'événement incroyable, le seul peut-être de toute ma vie.

Don Alejandro Glencoe était toujours l'âme de l'affaire mais nous avions senti petit à petit, non sans quelque étonnement ni quelque alarme, que le véritable président était Twirl. Ce singulier personnage à la moustache flamboyante adulait Glencoe et même Fermin Eguren, mais d'une façon si exagérée qu'on pouvait penser qu'il plaisantait sans compromettre sa dignité. Glencoe était très fier de son immense fortune ; Twirl devina que, pour lui faire adopter un projet, il suffisait d'assurer que le coût en serait trop onéreux. Au début, le Congrès n'avait été, semble-t-il, qu'une vague appellation ; Twirl proposait continuellement de lui donner plus d'importance, ce que don Alejandro acceptait toujours. On était comme au centre d'un cercle qui se développe, s'agrandissant sans fin, à perte de vue. Twirl déclara, par exemple, que le Congrès ne pouvait se passer d'une bibliothèque rassemblant des ouvrages de consultation ; Nierenstein, qui travaillait dans une librairie, nous procura les atlas de Justus Perthes, ainsi que diverses et volumineuses encyclopédies, depuis l'*Histoire naturelle* de Pline et le *Spéculum* de Beau vais jusqu'aux plaisants labyrinthes (je relis ces mots avec la voix de Fernandez Irala) des illustres encyclopédistes français, de la *Britannica,* de Pierre Larousse, de Brockhaus, de Larsen et de Montaner et Simon.

Je me rappelle avoir caressé avec respect les volumes soyeux d'une certaine encyclopédie chinoise dont les caractères finement dessinés au pinceau me parurent plus mystérieux que les taches de la peau mouchetée d'un léopard. Je ne dirai pas encore la fin qu'ils eurent et que je suis, certes, loin de déplorer.

Don Alejandro s'était pris d'amitié pour Irala et pour moi, peut-être parce que nous étions les seuls qui ne cherchions pas à le flatter. Il nous invita à passer quelques jours dans sa propriété de la Caledonia, où déjà les maçons étaient au travail.

Après une longue remontée du fleuve et une traversée sur une barge, nous abordâmes un beau matin sur l'autre rive. Il nous fallut ensuite loger de nuit dans des pulperias[15] misérables, ouvrir et fermer bien des portes de clôtures dans la Cuchilla Negra. Nous voyagions en calèche ; le paysage me parut plus vaste et plus solitaire que celui qui entourait la ferme où je suis né.

J'ai encore présentes à la mémoire les deux images du domaine : celle que j'avais imaginée et celle que mes yeux contemplèrent enfin. Absurdement, je m'étais figuré, comme en un rêve, un impossible mélange de la plaine de Santa Fe et d'un Palais des eaux et forêts ; la Caledonia était une longue bâtisse en pisé, avec un toit de chaume à deux pentes et une galerie carrelée. Elle me sembla construite pour affronter les pires intempéries et pour défier le temps.

Les murs grossiers avaient près d'un mètre d'épaisseur et les portes étaient étroites. Personne n'avait songé à planter un arbre. Le soleil de l'aube et celui du couchant y dardaient leurs rayons. Les enclos étaient empierrés ; le bétail nombreux, maigre et bien encorné ; les queues tourbillonnantes des chevaux touchaient le sol. Pour la première fois je connus la saveur de la viande d'une bête fraîchement abattue. On apporta des paquets de galettes ; le contremaître me confia, quelques jours après, qu'il n'avait jamais mangé un morceau de pain de sa vie. Irala demanda où étaient les toilettes ; don Alejandro d'un geste large lui désigna le continent. C'était une nuit de lune ; je sortis faire un tour et je surpris mon ami à l'œuvre, sous la surveillance d'un nandou[16].

La chaleur, qui n'avait pas cédé avec la nuit, était insupportable et nous aspirions tous à un peu de fraîcheur. Les chambres, basses de plafond, étaient nombreuses et elles me parurent démeublées ; on nous en attribua une qui

donnait au sud, garnie de deux lits de sangle et d'une commode sur laquelle se trouvaient une cuvette et un broc en argent. Le sol était de terre battue.

Le lendemain, je découvris la bibliothèque et les volumes de Carlyle où je cherchai les pages consacrées au porte-parole du genre humain, cet Anacharsis Cloots, à qui je devais de me trouver là ce matin, dans cette solitude. Après le petit déjeuner, identique au dîner, don Alejandro nous conduisit voir les travaux. Nous fîmes une lieue à cheval, en rase campagne. Irala, peu sûr de lui en selle, fît une chute ; le contremaître observa sans un sourire :

— Le citadin met pied à terre avec beaucoup d'adresse.

Nous aperçûmes de loin la construction en cours. Une vingtaine d'hommes avaient élevé une sorte d'amphithéâtre discontinu. Je me souviens d'échafaudages et de gradins qui laissaient entrevoir des espaces de ciel.

J'essayai à plusieurs reprises d'entamer la conversation avec les gauchos, mais ma tentative échoua. Ils savaient d'une certaine manière qu'ils étaient différents. Pour se comprendre entre eux, ils employaient un espagnol laconique et nasillard aux accents brésiliens. Dans leurs veines coulaient sans doute du sang indien et du sang noir. Ils étaient robustes et de petite taille ; à la Caledonia j'avais la sensation jamais éprouvée jusqu'alors d'être un homme grand. Presque tous portaient le *chiripá*[17] et certains des culottes bouffantes[18]. Ils ne ressemblaient que fort peu ou pas du tout aux personnages larmoyants de Hernandez[19] ou de Rafaël Obligado[20]. Stimulés par l'alcool des samedis, ils devenaient facilement violents. Pas une seule femme parmi eux, et je n'entendis jamais de guitare.

Mais ce qui m'intéressa plus que les hommes de ce pays ce fut le changement quasi total qui s'était opéré chez don Alejandro.

À Buenos Aires c'était un monsieur affable et mesuré ; à la Caledonia, un austère chef de clan, comme ses ancêtres. Le dimanche matin, il lisait l'Écriture Sainte aux péons qui ne comprenaient pas un seul mot. Le contremaître, un jeune homme qui avait hérité la charge de son père, accourut un soir pour nous dire qu'un saisonnier et un péon se disputaient à coups de couteau. Don Alejandro se leva le plus tranquillement du monde. Il arriva sur les lieux, se débarrassa de J'arme qu'il portait habituellement sur lui et la remit au contremaître, qui me parut trembler de peur, puis il s'ouvrit un chemin entre les lames d'acier. Je l'entendis donner immédiatement cet ordre :

— Lâchez vos couteaux, les enfants.

De la même voix tranquille, il ajouta :

— Maintenant on se serre la main et on se tient convenablement. Je ne veux pas d'histoires ici.

Tous deux obéirent. J'appris le lendemain que don Alejandro avait congédié le contremaître.

Je me sentis encerclé par la solitude. J'eus peur de ne jamais revoir Buenos Aires. Je ne sais si Fernandez Irala partagea cette crainte, mais nous parlions beaucoup de l'Argentine et de ce que nous y ferions au retour. Il rêvait avec nostalgie des lions sculptés d'un portail de la rue Jujuy, près de la place de l'Once, ou des lumières d'un certain *almacén*[21] qu'il situait mal, plutôt que des endroits qu'il fréquentait d'ordinaire. J'ai toujours été bon cavalier ; je pris l'habitude de partir à cheval et de parcourir de longues distances. Je me souviens encore du cheval arabe que je montais le plus souvent et qui doit être mort maintenant. Peut-être m'est-il arrivé un après-midi ou un soir de pénétrer au Brésil, car la frontière n'était rien d'autre qu'une ligne tracée par des bornes.

J'avais appris à ne plus compter les jours quand, à la fin d'une journée comme les autres, don Alejandro nous prévint :

— C’est l’heure d’aller nous coucher. Nous partons demain à la fraîche.

En redescendant le fleuve, je me sentais si heureux que j’en arrivai à penser avec tendresse à la Caledonia.

Nous reprîmes nos réunions du samedi. Dès la première séance, Twirl demanda la parole. Il nous dit, dans son habituel langage fleuri, que la bibliothèque du Congrès du Monde ne pouvait s’en tenir à des ouvrages de consultation et que les œuvres classiques de tous les pays et de toutes les langues constituaient un véritable témoignage que nous ne pouvions négliger sans danger. Le rapport fut aussitôt approuvé ; Fernandez Irala et le professeur Cruz, qui enseignait le latin, acceptèrent la mission de dresser la liste des textes nécessaires. Twirl s’était déjà entretenu de ce projet avec Nierenstein.

À cette époque-là, il n’y avait pas un seul Argentin pour lequel Paris ne fût l’Utopie. Le plus impatient de nous tous était sans aucun doute Fermin Eguren ; venait ensuite Fernandez Irala, pour des raisons fort différentes. Pour le poète de *Marbres*, Paris c’était Verlaine et Leconte de Lisie ; pour Eguren, c’était un prolongement amélioré de la rue Junin. Je le soupçonne de s’être mis d’accord avec Twirl. Celui-ci, au cours d’une autre séance, entama une discussion à propos de la langue qu’utiliseraient les congressistes et évoqua la nécessité d’envoyer deux délégués, l’un à Londres et l’autre à Paris, afin de s’y documenter. Pour feindre l’impartialité, il proposa d’abord mon nom puis, après une brève hésitation, celui de son ami Eguren. Don Alejandro, comme toujours, acquiesça.

Je crois avoir déjà dit que Wren, en échange des leçons d’italien que je lui donnais, m’avait initié à l’étude de l’infinie langue anglaise. Il laissa de côté, dans la mesure du possible, la grammaire et les phrases fabriquées à l’intention des débutants et nous entrâmes de plain-pied

dans la poésie, dont les formes exigent la concision. Mon premier contact avec la langue qui allait meubler ma vie fut le vaillant *Requiem* de Stevenson ; puis ce furent les ballades que Percy fit découvrir à l'honorable dix-huitième siècle. Peu avant de partir pour Londres j'eus l'éblouissante révélation de Swinburne, qui m'amena – ô sacrilège – à douter de l'excellence des alexandrins d'Irala.

J'arrivai à Londres au début de janvier 1902 ; je me rappelle la caresse de la neige, que je n'avais jamais vue et dont je goûtai le charme. Par bonheur j'avais pu éviter de voyager avec Eguren. Je trouvai à me loger dans une modeste pension derrière le British Muséum, dont je fréquentais la bibliothèque matin et soir en quête d'un langage qui fût digne du Congrès du Monde. Je ne négligeai pas les langues universelles ; j'abordai l'espéranto – que le *Lunario sentimental*[22] donne pour « équitable, simple et économique » – et le volapük, qui veut exploiter toutes les possibilités linguistiques, en déclinant les verbes et en conjuguant les substantifs. Je pesai les arguments pour ou contre la résurrection du latin, dont nous traînons la nostalgie depuis des siècles. Je m'attardai même dans l'étude du langage analytique de John Wilkins, où le sens de chaque mot se trouve dans les lettres qui le composent. Ce fut sous la haute coupole de la salle de lecture que je rencontrai Béatrice.

Ce récit veut être l'histoire générale du Congrès du Monde et non l'histoire d'Alexandre Ferri, la mienne ; mais la première englobe la seconde, comme elle englobe toutes les autres. Béatrice était grande et svelte, elle avait des traits réguliers et une chevelure rousse qui aurait pu, mais ce ne fut jamais le cas, me rappeler celle de Twirl l'oblique. Elle n'avait pas encore vingt ans. Elle avait quitté l'un des comtés du nord pour faire ses études littéraires à l'université. Elle était, comme moi, d'origine modeste. Être

de souche malienne était encore déshonorant à Buenos Aires ; à Londres je découvris que cela avait, aux yeux de bien les gens, un côté romantique. Quelques après-midi suffirent pour que nous soyons amants ; je lui demandai de m'épouser, mais Béatrice Frost, comme Nora Erfjord, était une adepte de la religion prêchée par Ibsen, et elle ne voulait s'attacher à personne. C'est elle qui prononça la première les mots que je n'osais pas dire. Oh ! nuits, oh ! tièdes ténèbres partagées, oh ! l'amour qui répand ses flots dans l'ombre comme un fleuve secret, oh ! ce moment d'ivresse où chacun est l'un et l'autre à la fois, oh ! l'innocence et la candeur de l'extase, oh ! l'union où nous nous perdions pour nous perdre ensuite dans le sommeil, oh ! les premières lueurs du jour et moi la contemplant.

À l'âpre frontière du Brésil j'avais été en proie au mal du pays ; il n'en alla pas de même dans le rouge labyrinthe de Londres qui me donna tant de choses. Malgré tous les prétextes que j'inventais pour retarder mon départ, il me fallait rentrer à la fin de l'année ; nous passâmes Noël ensemble. Je promis à Béatrice que don Alejandro l'inviterait à faire partie du Congrès ; elle me répondit, d'une façon vague, qu'elle aimerait visiter l'hémisphère austral et qu'un de ses cousins, dentiste, était établi en Tasmanie. Elle ne voulut pas voir le bateau ; les adieux, à son avis, étaient de l'emphase, la fête insensée du chagrin, et elle détestait les emphases. Nous nous dîmes adieu dans la bibliothèque où nous nous étions rencontrés l'autre hiver. Je suis un homme qui manque de courage : je ne lui donnai pas mon adresse pour m'éviter l'angoisse d'attendre des lettres.

J'ai remarqué que les voyages sont moins longs au retour qu'à l'aller, mais cette traversée de l'Atlantique, lourde de souvenirs et de soucis, me parut interminable. Rien ne me faisait souffrir comme de penser que parallèlement à ma vie Béatrice allait vivre la sienne, minute par minute et nuit après nuit. Je lui écrivis une

lettre de plusieurs pages que je déchirai au départ de Montevideo. Je revins dans mon pays un jeudi ; Irala m'attendait sur le quai. Je réintégrai mon ancien logement rue du Chili ; nous passâmes la journée et celle du lendemain à bavarder et à nous promener. Il me fallait retrouver Buenos Aires. Ce fut pour moi un soulagement d'apprendre que Firmin Eguren était toujours à Paris ; le fait d'être rentré avant lui ferait paraître mon absence moins longue.

Irala était découragé. Fermin dilapidait en Europe des sommes exorbitantes et n'avait tenu aucun compte de l'ordre qui lui avait été donné à plusieurs reprises de rentrer immédiatement. On aurait pu le prévoir. D'autres nouvelles m'inquiétèrent davantage : Twirl, malgré l'opposition d'Irala et de Cruz, avait invoqué Pline le Jeune, selon lequel il n'y a aucun livre si mauvais soit-il qui ne renferme quelque chose de bon, et avait proposé l'achat sans discrimination de collections de *La Prensa*, de trois mille quatre cents exemplaires de *Don Quichotte,* en divers formats, de la correspondance de Balmes, de thèses universitaires, de livres de comptes, de bulletins et de programmes de théâtre. Tout est témoignage, avait-il dit. Nierenstein l'avait soutenu ; don Alejandro, « après trois samedis orageux », avait approuvé la motion.

Nora Erfjord avait démissionné de son poste de secrétaire ; elle était remplacée par un nouveau sociétaire, Karlinski, qui était l'homme de Twirl. D'énormes paquets s'accumulaient maintenant, sans catalogue ni fichier, dans les pièces du fond et dans la cave de la vaste maison de don Alejandro. Au début de juillet, Irala avait passé une semaine à la Caledonia ; les maçons avaient interrompu les travaux. Le contremaître, interrogé, avait expliqué que le patron en avait décidé ainsi et que le temps, de toute façon, avait des jours à revendre.

À Londres, j'avais rédigé un rapport qu'il est inutile de mentionner ici ; le vendredi, j'allai saluer don Alejandro

pour lui remettre mon texte. Femandez Irala m’accompagnait. Le soir tombait et le vent de la pampa entrait dans la maison. Une charrette tirée par trois chevaux stationnait devant le portail de la rue Alsina. Je revois des hommes ployant sous les fardeaux qu’ils déchargeaient dans la cour du fond ; Twirl, impérieux, leur donnait des ordres. Il y avait là aussi présents, comme s’ils avaient été avertis par un pressentiment, Nora Erfjord, Nierenstein, Cruz, Donald Wren et quelques autres. Nora me serra contre elle et m’embrassa ; cette étreinte m’en rappela d’autres. Le Noir, débonnaire et heureux, me baisa la main.

Dans l’une des pièces était ouverte la trappe carrée donnant accès à la cave ; des marches de briques se perdaient dans l’ombre.

Soudain nous entendîmes des pas. Je sus, avant de le voir, que c’était don Alejandro qui entrait. Il arriva presque comme en courant.

Sa voix était changée ; ce n’était plus celle de l’homme pondéré qui présidait nos séances du samedi ni celle du maître féodal qui mettait fin à un duel au couteau et qui prêchait à ses gauchos la parole de Dieu, mais elle faisait un peu penser à cette dernière.

Sans regarder personne, il ordonna :

— Qu’on sorte tout ce qui est entassé là-dessous. Qu’il ne reste plus un seul livre dans la cave.

Cela nous prit presque une heure. Dans la cour de terre battue nous entassâmes des volumes jusqu’à en faire une pile qui dépassait les plus grands d’entre nous. Nous n’arrêtions pas nos allées et venues ; le seul qui ne bougea pas fut don Alejandro.

Puis vint l’ordre suivant :

— Maintenant, qu’on mette le feu à tout ce tas.

Twirl était livide. Nierenstein parvint à murmurer :

— Le Congrès du Monde ne peut se passer de ces auxiliaires précieux que j’ai sélectionnés avec tant d’amour.

— Le Congrès du Monde ? dit don Alejandro.

— Il eut un rire sarcastique, lui que je n'avais jamais entendu rire.

Il y a un plaisir mystérieux dans le fait de détruire ; les flammes crépitèrent, resplendissantes, et nous nous rassemblâmes près des murs ou dans les chambres. Seules la nuit, les cendres et l'odeur de brûlé restèrent dans la cour. Je me souviens de quelques feuillets isolés qui furent épargnés par le feu et qui gisaient, blancs sur le sol. Nora Erfjord, qui professait envers don Alejandro cet amour qu'éprouvent facilement les jeunes femmes pour les hommes âgés, déclara sans comprendre :

— Don Alejandro sait ce qu'il fait.

Irala, toujours littéraire, ne manqua pas l'occasion de faire une phrase :

— De temps à autre, dit-il, il faut brûler la Bibliothèque d'Alexandrie.

Ce fut alors à don Alejandro de nous faire cette révélation :

— J'ai mis quatre années à comprendre ce que je vous dis ici. La tâche que nous avons entreprise est si vaste qu'elle englobe – je le sais maintenant – le monde entier. Il ne s'agit pas d'un petit groupe de beaux parleurs pérorant sous les hangars d'une propriété perdue. Le Congrès du Monde a commencé avec le premier instant du monde et continuera quand nous ne serons plus que poussière. Il n'y a pas d'endroit où il ne siège. Le Congrès, c'est les livres que nous avons brûlés. Le Congrès, c'est les Calédoniens qui mirent en déroute les légions des Césars. Le Congrès, c'est Job sur son fumier et le Christ sur sa croix. Le Congrès, c'est ce garçon inutile qui dilapide ma fortune avec des prostituées.

Ne pouvant me contenir davantage, je l'interrompis :

— Moi aussi, don Alejandro, je suis coupable. J'avais terminé mon rapport, que je vous apporte ici, et je me suis

attardé en Angleterre à vos frais, pour l'amour d'une femme.

Don Alejandro reprit :

— Je m'en doutais, Ferri. Le Congrès, c'est mes taureaux. Le Congrès c'est les taureaux que j'ai vendus et les hectares de terre que je n'ai plus.

Une voix consternée s'éleva : c'était celle de Twirl.

— Vous n'allez pas nous dire que vous avez vendu la Caledonia ?

Don Alejandro répondit lentement :

— Si, je l'ai vendue. Je n'ai plus désormais un pouce de terrain, mais ma ruine ne m'affecte pas, car maintenant je comprends. Il se peut que nous ne nous revoyions plus, car le Congrès n'a pas besoin de nous, mais en cette dernière soirée nous allons tous aller le contempler.

Il était grisé par sa victoire. Sa fermeté d'âme et sa foi nous gagnèrent. Personne à aucun moment ne pensa qu'il pût être fou.

Nous prîmes sur la place une voiture découverte. Je m'installai près du cocher et don Alejandro ordonna :

— Nous allons parcourir la ville, patron. Menez-nous où vous voudrez.

Le Noir, debout sur un marchepied, ne cessait de sourire. Je ne saurai jamais s'il comprit quelque chose à tout cela.

Les mots sont des symboles qui postulent une mémoire partagée. Celle que je cherche ici à enjoliver n'est que mienne ; ceux qui partagèrent mes souvenirs sont morts. Les mystiques invoquent une rose, un baiser, un oiseau qui est tous les oiseaux, un soleil qui est à la fois toutes les étoiles et le soleil, une cruche de vin, un jardin ou l'acte sexuel. Aucune de ces métaphores ne peut m'aider à évoquer cette longue nuit de jubilation qui nous mena, épuisés et heureux, jusqu'aux abords de l'aube. Nous parlâmes à peine tandis que les roues et les sabots résonnaient sur les pavés. Avant l'aube, près d'une eau

obscure et humble, qui était peut-être le Maldonado ou peut-être le Riachuelo, la voix forte de Nora Erfjord entonna la ballade de Patrick Spens et don Alejandro en reprenait de temps à autre un vers qu'il chantait faux en sourdine. Les paroles anglaises ne ressuscitèrent pas pour moi l'image de Béatrice. Dans mon dos, j'entendis Twirl murmurer :

— J'ai voulu faire le mal et je fais le bien.

Certains détails subsistent de ce que nous entrevîmes – l'enceinte rougeâtre de la Recoleta, le mur jaune de la prison, deux hommes dansant ensemble à un coin de rues, une cour dallée de blanc et noir, fermée par une grille, les barrières du chemin de fer, ma maison, un marché, la nuit insondable et humide – mais aucune de ces impressions fugitives, qui peut-être furent autres, n'a d'importance. Ce qui importe c'est d'avoir senti que notre plan, dont nous avions souri plus d'une fois, existait réellement et secrètement, et qu'il était l'univers tout entier et nous-mêmes. Sans grand espoir, j'ai cherché ma vie durant à retrouver la saveur de cette nuit-là ; j'ai cru parfois y parvenir à travers la musique, l'amour, la mémoire incertaine, mais elle ne m'a jamais été rendue, si ce n'est un beau matin en rêve. Quand nous jurâmes de ne rien révéler à qui que ce soit, nous étions à l'aube du samedi.

Je ne les revis plus, sauf Irala. Nous ne parlâmes jamais de cette histoire ; le moindre mot de notre part eût été sacrilège. En 1914, don Alejandro Glencoe mourut et fut enterré à Montevideo. Irala était mort 1 année d'avant.

Je croisai Nierenstein un jour rue de Lima mais nous fîmes semblant de ne pas nous voir.

There are more things

À la mémoire de Howard P. Lovecraft

Je m'apprêtais à passer un dernier examen à l'Université du Texas, à Austin, quand j'appris que mon oncle Edwin Arnett venait de mourir d'une rupture d'anévrisme, au fin fond du sud de l'Argentine. J'éprouvai ce que nous éprouvons tous à l'annonce d'un décès : le regret, désormais inutile, de penser qu'il ne nous aurait rien coûté d'avoir été plus affectueux. L'homme oublie qu'il est un mort qui converse avec des morts. J'étudiais alors la philosophie ; je me souvins que mon oncle, sans me citer aucun nom propre, m'en avait révélé les belles perplexités, là-bas dans la Maison Rouge, près de Lomas. Une des oranges de notre dessert fut son instrument pour m'initier à l'idéalisme de Berkeley ; un échiquier lui suffit pour les paradoxes éléatiques. Quelques années plus tard, il devait me prêter les traités de Hinton, lequel entend prouver l'existence d'une quatrième dimension de l'espace, hypothèse dont le lecteur peut vérifier le bien-fondé grâce à d'ingénieuses combinaisons de cubes de différentes couleurs.

Je crois voir encore les prismes et les pyramides que nous élevâmes à l'étage où il avait son bureau.

Mon oncle était ingénieur. Avant même de quitter son poste aux Chemins de fer pour prendre sa retraite, il avait décidé de s'installer à Turdera, ce qui lui offrait le double avantage de lui assurer une solitude presque campagnarde

et d’être proche de Buenos Aires. Comme c’était à prévoir, il prit pour architecte son ami intime Alexander Muir. Cet homme austère professait l’austère doctrine de Knox ; mon oncle, comme presque tous les messieurs de son temps, était libre-penseur ou disons plutôt agnostique, mais il s’intéressait à la théologie comme il s’était intéressé aux cubes trompeurs de Hinton ou aux cauchemars bien agencés du jeune Wells. Il aimait les chiens ; il avait un grand berger allemand qu’il avait surnommé Samuel Johnson en souvenir de Lichfield, son lointain village natal.

La Maison Rouge était bâtie sur une hauteur, bordée à l’ouest par des terrains marécageux. Derrière la grille les araucarias n’arrivaient pas à atténuer la lourdeur de l’édifice. Au lieu d’un toit en terrasse, il y avait un toit d’ardoises à deux pentes et une tour carrée ornée d’une horloge qui semblaient vouloir écraser les murs et les misérables fenêtres. Enfant, j’avais pris mon parti de ces laideurs comme on accepte ces choses incompatibles auxquelles on a donné le nom d’univers, du seul fait qu’elles coexistent.

Je revins dans ma patrie en 1921. Pour éviter tout litige, on avait vendu la maison aux enchères ; elle avait été achetée par un étranger, Max Preetorius, qui avait payé le double du prix proposé par l’enchérisseur le plus offrant. L’acte signé, il était arrivé en fin d’après-midi avec deux assistants qui l’avaient aidé à jeter dans une décharge, non loin du chemin de Las Tropas, tous les meubles, tous les livres, tous les ustensiles de la maison. (J’évoquai avec tristesse les diagrammes des volumes de Hinton et la grande mappemonde.) Le lendemain, il était allé voir Muir et il lui avait suggéré certaines modifications que ce dernier avait rejetées avec indignation. Par la suite, une entreprise de la capitale s’était chargée des travaux. Les menuisiers de l’endroit avaient refusé de meubler à neuf la maison ; un certain Mariani, de Glew, avait finalement accepté les conditions que lui avait imposées Preetorius.

Pendant une quinzaine de jours il avait dû travailler de nuit, portes closes. Ce fut également de nuit que s'était installé dans la Maison Rouge son nouvel occupant. Les fenêtres ne furent plus ouvertes, mais on distinguait dans l'obscurité des rais lumineux. Le laitier avait trouvé un beau matin le berger allemand mort sur le trottoir, décapité et mutilé. Au cours de l'hiver, on avait coupé les araucarias. Personne n'avait plus revu Preetorius qui, semble-t-il, n'avait pas tardé à quitter le pays.

De telles nouvelles, il va de soi, m'inquiétèrent. Je sais que le trait le plus marqué de mon caractère est cette curiosité qui m'a poussé parfois à vivre avec une femme qui n'avait rien de commun avec moi, simplement pour savoir qui elle était et comment elle était, ou à pratiquer (sans résultat appréciable) l'usage du laudanum, à explorer les nombres transcendants et à me lancer dans l'atroce aventure que je vais raconter. Car je décidai fatalement d'enquêter sur cette affaire.

Ma première démarche consista à aller voir Alexander Muir. J'avais le souvenir d'un homme grand et brun, d'une maigreur qui n'excluait pas la force ; il était aujourd'hui voûté par les ans et sa barbe jadis si noire avait tourné au gris. Il me reçut dans sa maison de Temperley qui, cela va sans dire, ressemblait à celle de mon oncle puisque toutes deux répondaient aux normes massives de William Morris, bon poète et mauvais architecte.

L'entretien fut ardu ; ce n'est pas pour rien que l'emblème de l'Écosse est le chardon. Je compris, cependant, que le thé de Ceylan, très fort, et l'équitable assiette de *scones* (que mon hôte coupait en deux et beurrait pour moi comme si j'étais encore un enfant) représentaient en fait un frugal festin calviniste en l'honneur du neveu de son ami. Ses controverses théologiques avec mon oncle avaient été une longue partie d'échecs où chacun des joueurs avait dû compter sur la collaboration de l'adversaire.

Le temps passait sans qu'on ait abordé le sujet qui me préoccupait. Il y eut un silence gênant et Muir parla enfin.

— Jeune homme (*Young man*), me dit-il, vous n'avez pas pris la peine de venir jusqu'ici pour que nous parlions d'Edwin ou des États-Unis, pays qui m'intéresse fort peu. Ce qui vous empêche de dormir, et moi aussi, c'est la vente de la Maison Rouge et son étrange acheteur. Cette affaire m'est franchement désagréable mais je vous dirai ce que j'en sais. Fort peu de choses, d'ailleurs.

Après avoir marqué un temps, il poursuivit posément :

— Avant la mort d'Edwin, Monsieur le Maire m'avait convoqué dans son bureau. Il était en compagnie du curé de la paroisse. On me demanda de dresser des plans pour l'édification d'une chapelle catholique. On aurait bien rémunéré mon travail. Je leur répondis aussitôt par la négative. Je suis un serviteur du Seigneur et je ne puis commettre l'abomination d'ériger des autels aux idoles.

Il s'arrêta là.

— Et c'est tout ? me risquai-je à demander.

— Non. Ce fils de juif de Preetorius voulait que je démolisse ce que j'avais construit et que je bricole à la place quelque chose de monstrueux. L'abomination peut prendre des formes diverses.

Sur ces derniers mots, prononcés d'une voix grave, il se leva.

Je n'avais pas doublé le coin de la rue quand je fus rattrapé par Daniel Iberra. Nous nous connaissions comme on se connaît dans un même village. Il me proposa de rentrer à pied avec lui.

Je n'ai jamais été intéressé par les mauvaises langues et je prévoyais une suite de ragots sordides plus ou moins apocryphes et grossiers, mais je me résignai et acceptai sa compagnie. Il faisait presque nuit. Soudain, en apercevant la Maison Rouge au loin sur la hauteur, Iberra changea de direction. Je lui demandai pourquoi. Sa réponse ne fut pas celle que j'attendais.

— Je suis, dit-il, le bras droit de don Felipe. On ne m'a jamais traité de lâche. Tu te souviens sans doute de ce jeune Urgoiti qui avait pris la peine de venir de Merlo pour me provoquer et de ce qu'il lui en coûta. Eh bien ! l'autre soir, je revenais d'une bringue. À environ cent mètres de la maison, j'ai aperçu quelque chose. Mon canasson[23] s'est effrayé et si je n'avais pas tiré sur les rênes pour l'obliger à prendre une traverse, je ne serais sans doute pas là pour te raconter la chose. Ce que j'ai vu là, ce n'était pas rien, tu peux me croire.

Furieux, il lança un juron.

Cette nuit-là, je ne dormis pas. À l'aube, je rêvai d'une gravure à la manière de Piranèse, que je n'avais jamais vue ou, si je l'avais vue, que j'avais oubliée, et qui représentait un labyrinthe. C'était un amphithéâtre de pierre entouré de cyprès et qui dépassait la cime de ces arbres. Il n'y avait ni portes ni fenêtres, mais une rangée infinie de fentes verticales et étroites. À l'aide d'une loupe, je cherchais à voir le minotaure. Je l'aperçus enfin. C'était le monstre d'un monstre ; il tenait moins du taureau que du bison et, son corps d'homme allongé par terre, il semblait dormir et rêver. Rêver de quoi ou à qui ?

Dans l'après-midi, je passai devant la Maison Rouge. Le portail de la grille était fermé et quelques-uns de ses barreaux avaient été tordus. Le jardin d'autrefois n'était que broussailles. À droite, il y avait une fosse peu profonde dont les bords étaient piétinés.

Il me restait une démarche à tenter, que je remettais de jour en jour, non seulement parce que je sentais qu'elle serait absolument inutile mais parce qu'elle devait me conduire inévitablement à l'autre, l'ultime.

Sans grand espoir, je me rendis donc à Glew. Mariani, le menuisier, était un Italien obèse au teint rose, assez âgé, tout ce qu'il y a de plus vulgaire et cordial. Il me suffit de le voir pour renoncer aussitôt aux stratagèmes que j'avais

ourdis la veille. Je lui remis ma carte, qu'il lut pompeusement à voix haute, non sans trébucher révérencieusement sur le mot *docteur.* Je lui dis que je m'intéressais au mobilier qu'il avait fabriqué pour la propriété qui avait été celle de mon oncle, à Turdera. L'homme parla d'abondance. Je n'essaierai pas de rapporter ses paroles et gesticulations sans fin, mais il me déclara qu'il avait pour principe de satisfaire toutes les exigences de la clientèle, aussi bizarres fussent-elles, et qu'il avait exécuté au pied de la lettre le travail qu'on lui avait commandé. Après avoir fouillé dans plusieurs tiroirs, il me montra des papiers auxquels je ne compris rien, signés par le fugace Preetorius. (Sans doute m'avait-il pris pour un avocat.) Au moment de nous quitter, il m'avoua que pour tout l'or du monde il ne remettrait jamais plus les pieds à Turdera et encore moins dans cette maison. Il ajouta que le client est roi, mais qu'à son humble avis, M. Preetorius était fou. Puis il garda un silence gêné. Je ne pus rien tirer d'autre de lui.

J'avais prévu l'échec de ma démarche, mais il y a une différence entre prévoir une chose et la voir se réaliser.

À plusieurs reprises je m'étais dit qu'il n'y a pas d'autre énigme que le temps, cette trame sans fin du passé, du présent, de l'avenir, du toujours et du jamais. Ces profondes réflexions s'avérèrent inutiles ; après avoir consacré les après-midi à lire Schopenhauer ou Royce, j'allais tous les soirs rôder par les chemins de terre qui ceignent la Maison Rouge. Il m'arriva d'apercevoir, à l'étage supérieur, une lumière très blanche ; il me sembla parfois entendre gémir. Et jusqu'au 19 janvier. Ce fut une de ces journées où, à Buenos Aires, l'homme se sent non seulement accablé, outragé par la chaleur de l'été, mais même avili. Il était peut-être onze heures du soir quand l'orage éclata. D'abord un fort vent du sud puis des trombes d'eau. J'errai à la recherche d'un abri. À la lueur soudaine d'un éclair je vis que j'étais à quelques pas de la

grille. Avec crainte ou espoir, je ne sais, je poussai le portail. Contre toute attente, il céda. J'avançai, harcelé par la tourmente. Le ciel et la terre m'enjoignaient d'agir ainsi. La porte de la maison, elle aussi, était entrouverte. Une rafale de pluie me fouetta le visage et j'entrai.

À l'intérieur, on avait enlevé le carrelage et je marchai sur des touffes d'herbe. Il flottait dans la maison une odeur douceâtre, nauséabonde. À gauche, ou à droite, je ne sais pas bien, je butai sur une rampe de pierre. Je montai précipitamment. Presque inconsciemment, je manœuvrai l'interrupteur et donnai de la lumière.

La salle à manger et la bibliothèque, dont j'avais gardé le souvenir, ne formaient plus, la cloison de séparation ayant été abattue, qu'une seule grande pièce vide ne contenant qu'un ou deux meubles. Je n'essaierai pas de les décrire car je ne suis pas sûr de les avoir vus, malgré l'aveuglante lumière. Je m'explique. Pour voir une chose il faut la comprendre. Un fauteuil présuppose le corps humain, ses articulations, ses divers membres ; des ciseaux, l'action de couper. Que dire d'une lampe ou d'un véhicule ? Le sauvage ne perçoit pas la bible du missionnaire ; le passager d'un bateau ne voit pas les mêmes cordages que les hommes d'équipage. Si nous avions une réelle vision de l'univers, peut-être pourrions-nous le comprendre.

Aucune des formes insensées qu'il me fut donné de voir cette nuit-là ne correspondait à l'être humain ni à un usage imaginable. J'éprouvai du dégoût et de l'effroi. Je découvris dans l'un des angles de la pièce une échelle verticale qui menait à l'étage supérieur. Les larges barreaux de fer, dont le nombre ne devait pas dépasser la dizaine, étaient disposés à des intervalles irréguliers. Cette échelle, qui postulait l'usage de mains et de pieds, était compréhensible et j'en éprouvai un certain réconfort. J'éteignis la lumière et me tins un moment aux aguets dans l'obscurité. Je n'entendis pas le moindre bruit, mais la présence de ces

objets échappant à l'entendement me troublait. Au bout d'un moment, je me décidai.

Arrivé en haut, je tournai de nouveau d'une main craintive un commutateur. Le cauchemar que préfigurait l'étage inférieur s'amplifiait et se déchaînait à celui-ci.

On y voyait beaucoup d'objets, ou quelques-uns seulement mais qui s'imbriquaient les uns dans les autres. Je me souviens maintenant d'une sorte de longue table d'opération, très haute, en forme de U, avec des cavités circulaires à ses extrémités. Je pensai que c'était peut-être le lit de l'habitant, dont la monstrueuse anatomie se révélait ainsi, de manière oblique, comme celle d'un animal ou d'un dieu, par son ombre. Un passage de Lucain, lu jadis et oublié, me fit prononcer le mot *amphisbène*[24] qui évoquait sans le rendre certes dans son intégralité ce que mes yeux allaient voir. Je me rappelle également une glace en forme de V qui allait se perdre dans la pénombre du plafond.

Quel aspect pouvait bien présenter l'hôte de cette maison ? Que pouvait-il bien faire sur cette planète non moins épouvantable pour lui qu'il ne l'était lui-même pour nous ? De quelles secrètes régions de l'astronomie ou du temps, de quel ancien et maintenant incalculable crépuscule était-il sorti pour aboutir dans ce faubourg sud-américain, en cette nuit-ci ?

Je me sentis un intrus dans le chaos. Au-dehors la pluie avait cessé. Je regardai ma montre et vis avec stupéfaction qu'il était près de deux heures. Je laissai la lumière allumée et j'entrepris prudemment de redescendre. Rien ne m'empêchait de descendre là par où j'étais monté. Il me fallait le faire avant que l'hôte ne revînt. Je présumai qu'il n'avait pas fermé les deux portes parce qu'il ne savait pas le faire.

Mes pieds touchaient l'avant-dernier barreau de l'échelle quand j'entendis que montait par la rampe

quelque chose de pesant, de lent et de multiple. La curiosité l’emporta sur la peur et je ne fermai pas les yeux.

La Secte des Trente

Le manuscrit original peut être consulté à la Bibliothèque de l'Université de Leyde ; il est en latin, mais certains hellénismes font supposer qu'il a été traduit du grec. Selon Leisegang, il date du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Gibbon le mentionne au passage, dans l'une des notes du chapitre quinze de son *Histoire de la décadence.* L'auteur anonyme dit ceci :

… « La Secte ne fut jamais nombreuse et elle ne compte aujourd'hui que très peu d'adeptes. Décimés par le fer et par le feu, ils dorment au bord des chemins ou dans les ruines qu'a épargnées la guerre, car il leur est interdit de se construire des habitations. Ils vont nus la plupart du temps. Ces faits que relate ma plume sont connus de tous ; je me propose en fait de laisser le témoignage écrit de ce qu'il m'a été donné de découvrir concernant leur doctrine et leurs coutumes. J'ai longuement discuté avec leurs maîtres sans avoir jamais pu les convertir à la Foi du Seigneur.

Ce qui a d'abord attiré mon attention a été la diversité de leurs croyances en ce qui concerne les morts.

Les plus frustes pensent que ce sont les esprits de ceux qui ont quitté cette vie qui se chargent d'enterrer les corps qu'ils habitaient ; d'autres, qui ne s'en tiennent pas au pied de la lettre, déclarent que l'admonestation de Jésus : *Laissez les morts enterrer les morts,* condamne en fait la vaine pompe de nos rites funéraires.

Le conseil donné de vendre les biens que l'on possède et d'en distribuer le montant aux pauvres est rigoureusement

respecté par tous ; les premiers qui en reçoivent leur part s'en défont en faveur d'autres qui font de même, et ainsi de suite. Cela suffit à expliquer leur indigence et leur nudité, qui les font se rapprocher de l'état paradisiaque. Ils répètent avec ferveur ces préceptes : *Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni celliers ni greniers, et Dieu les nourrit. De combien serez-vous plus dignes d'estime que des oiseaux ?* Le texte proscrit l'épargne : *Si Dieu revêt ainsi l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs et sera jetée demain dans un four, n'en fera-t-il pas bien plus pour vous, hommes de peu de foi ! Et vous, ne vous mettez pas en quête de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez, et ne soyez pas dans les affres de l'anxiété.*

Décréter que *Quiconque regarde une femme au point de la désirer a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur* est une injonction non équivoque à la pureté. Cependant, de nombreux adeptes professent que s'il n'y a pas sous le soleil un seul homme qui n'ait regardé une femme au point de la désirer, nous sommes tous adultères. Et si le désir n'est pas moins coupable que l'acte, les justes peuvent se livrer sans risque à l'exercice de la luxure la plus effrénée. La Secte évite les églises ; ses docteurs prêchent en plein air, du haut d'une colline ou d'un mur, ou parfois d'une barque près du rivage.

Le nom de la Secte a fait l'objet d'hypothèses tenaces. L'une d'entre elles veut qu'il corresponde au nombre auquel sont réduits les fidèles, chiffre dérisoire mais prophétique, car la Secte, du fait de la perversité de sa doctrine, est condamnée à disparaître. D'après une autre hypothèse, ce nom viendrait de la hauteur de l'Arche, qui était de trente coudées ; une autre, qui fait bon marché de l'astronomie, tire ce nom du nombre des nuits dont la somme fait le mois lunaire ; une autre, du baptême du Sauveur ; une autre encore, de l'âge qu'avait Adam quand il surgit de l'argile rouge. Toutes ces hypothèses sont aussi fausses les unes

que les autres. Non moins mensongère celle qui invoque le catalogue des trente divinités ou trônes, dont l'un d'eux est Abraxas, représenté avec une tête de coq, des bras et un torse d'homme, le bas du corps s'achevant en anneaux de serpent.

Je connais la Vérité mais je ne peux discourir sur la Vérité. L'inappréciable don de la transmettre ne m'a pas été accordé. Que d'autres, plus heureux que moi, sauvent par la parole les membres de cette Secte. Par la parole ou par le feu. Mieux vaut périr exécuté que de se donner soi-même la mort. Je me bornerai donc à exposer cette abominable hérésie.

Le Verbe se fit chair pour être un homme parmi les hommes, et ceux-ci le crucifieraient et seraient rachetés par Lui. Il naquit des entrailles d'une femme du peuple élu non seulement pour prêcher l'Amour mais encore pour subir le martyre.

Il fallait que les choses fussent inoubliables. Il ne suffisait pas qu'un être humain mourût par le fer ou par la ciguë pour frapper l'imagination des hommes jusqu'à la fin des temps. Le Seigneur ordonna les faits de façon pathétique. Telle est l'explication de la dernière cène, des paroles de Jésus prophétisant qu'il serait livré, du signal répété fait à l'un des disciples, de la bénédiction du pain et du vin, des serments de Pierre, de la veille solitaire à Gethsémani, du sommeil des apôtres, de la supplication humaine du Fils, de la sueur de sang, des épées, du baiser qui trahit, de Pilate se lavant les mains, de la flagellation, des outrages, des épines, de la pourpre et du sceptre en roseau, du vinaigre et du fiel, de la Croix au sommet d'une colline, de la promesse au bon larron, de la terre qui tremble et des ténèbres.

La divine miséricorde, qui m'a comblé de tant de grâces, m'a permis de découvrir la secrète et vraie raison du nom de la Secte. À Kerioth, où celle-ci naquit vraisemblablement, subsiste un petit couvent dit des Trente

Deniers. C’était là son nom primitif et il nous livre sa clef. Dans la tragédie de la Croix — j’en parle avec tout le respect voulu – il y eut des acteurs volontaires et d’autres involontaires, tous indispensables, tous fatals. Acteurs involontaires furent les prêtres qui remirent les deniers d’argent, la foule qui choisit Barabbas, le procurateur de Judée, les soldats romains qui dressèrent la Croix de son martyre, qui plantèrent les clous et qui tirèrent au sort sa tunique. De volontaires, il n’y en eut que deux : le Rédempteur et Judas. Ce dernier jeta les trente pièces qui étaient le prix du rachat des âmes et aussitôt après il se pendit. Il avait alors trente-trois ans, comme le Fils de l’Homme. La Secte les vénère tous deux à égalité et elle absout tous les autres.

Il n’y a pas un seul coupable ; il n’en est pas un seul qui ne soit autre chose qu’un exécutant, conscient ou non, du plan tracé par la Sagesse. Tous partagent maintenant la Gloire.

Ma main se refuse à décrire une autre abomination. Les initiés, parvenus à l’âge prescrit, se font bafouer et crucifier au sommet d’une colline pour suivre l’exemple de leurs maîtres. Cette violation criminelle du cinquième commandement doit être réprimée avec la rigueur que les lois humaines et divines ont toujours exigée. Que les malédictions du Ciel, que la vindicte des anges… »

La fin du manuscrit est demeurée introuvable.

La nuit des dons

C’est dans l’ancien salon de thé de l’Aigle, rue Florida, à la hauteur de la rue Piedad, que nous entendîmes raconter l’histoire que voici.

On discutait du problème de la connaissance. L’un de nous évoqua la thèse platonicienne selon laquelle nous avons déjà tout connu dans un monde antérieur, de sorte que connaître c’est reconnaître ; mon père – je crois bien que c’est lui – déclara que Bacon prétendait que si apprendre c’est se souvenir, ignorer n’est en fait qu’avoir oublié. Un autre interlocuteur, un monsieur âgé, qui devait se sentir un peu perdu dans cette métaphysique, se résolut à prendre la parole. Il dit d’une voix lente et assurée :

« Je n’arrive pas à comprendre ce que sont exactement ces archétypes platoniciens. Qui peut se rappeler la première fois qu’il a vu la couleur jaune ou le noir, ou la première fois qu’il a discerné le goût d’un fruit car il était alors sans doute très jeune et il ne pouvait savoir qu’il inaugurait là une très longue série. Il y a certes des fois premières que personne n’oublie.

Je pourrais vous raconter le souvenir que je garde d’une certaine nuit à laquelle je repense souvent, la nuit du 30 avril 1874.

Les vacances jadis étaient plus longues qu’aujourd’hui, mais je ne sais pourquoi nous nous étions attardés jusqu’à cette date dans la propriété de nos cousins, les Dorna, à quelques kilomètres de Lobos. À cette époque, l’un des péons, Rufino, m’initiait aux choses de la campagne. J’allais sur mes treize ans ; il était, lui, nettement plus âgé et il

avait la réputation d’être un garçon plein d’allant. Il était adroit ; quand on jouait à se battre avec des bâtons durcis au feu, c’était toujours son adversaire qui se retrouvait avec le visage noirci. Un vendredi, il me proposa d’aller le lendemain soir nous distraire au village. J’acceptai, bien entendu, sans savoir très bien de quoi il s’agissait. Je le prévins que je ne savais pas danser ; il me répondit que la danse s’apprend facilement. Après le repas, vers sept heures et demie, nous sortîmes. Rufino était tiré à quatre épingles comme pour aller à une fête et il arborait un poignard en argent ; quant à moi, je n’avais pas emporté mon couteau par crainte des plaisanteries. Nous ne tardâmes pas à apercevoir les premières maisons. Vous n’avez jamais mis les pieds à Lobos ? Peu importe ; il n’y a pas un village de la province qui ne soit identique aux autres, jusque dans le fait de se croire différent. Mêmes rues de terre battue, mêmes ornières, mêmes maisons basses, comme pour donner plus d’importance à un homme à cheval. À un coin de rue, nous avons mis pied à terre devant une maison peinte en bleu clair ou en rose, portant cette inscription : L’Étoile.

Attachés au piquet, il y avait plusieurs chevaux bien harnachés. La porte d’entrée, entrouverte, laissait passer un rai de lumière. Au fond du vestibule il y avait une grande pièce, avec des bancs de bois le long des murs et, entre les bancs, des portes sombres qui donnaient sur Dieu sait quoi. Un petit roquet à poil jaune vint en aboyant me faire fête. Il y avait pas mal de monde ; une demi-douzaine de femmes allaient et venaient en peignoirs à fleurs. Une dame respectable, entièrement vêtue de noir, me parut être la maîtresse de maison. Rufino la salua et lui dit :

— Je vous amène un nouvel ami, qui ne sait pas encore bien monter.

— Il apprendra vite, soyez sans crainte, répondit la dame.

Je me sentis gêné. Pour détourner l'attention ou pour qu'on voie que j'étais un enfant, je me mis à jouer avec le chien, à l'extrémité de l'un des bancs. Des chandelles étaient allumées, fichées dans des bouteilles, sur une table de cuisine et je me souviens aussi d'un petit brasero dans un coin au fond de la pièce. Sur le mur blanchi à la chaux, en face de moi, il y avait une gravure représentant la Vierge de la Miséricorde.

Quelqu'un, entre deux plaisanteries, grattait une guitare, maladroitement. La timidité m'empêcha de refuser un verre de genièvre qui me mit la bouche en feu. Parmi les femmes il y en avait une qui me parut différente des autres. On l'appelait la Captive. Je lui trouvai un peu l'air d'une Indienne, mais ses traits étaient beaux comme un dessin et ses yeux très tristes. La tresse de ses cheveux lui arrivait à la ceinture. Rufino, qui s'aperçut que je la regardais, lui dit :

— Raconte encore l'histoire de l'attaque des Indiens, pour nous rafraîchir la mémoire.

La jeune fille se mit à parler comme si elle était seule et je compris d'une certaine façon qu'elle ne pouvait penser à rien d'autre et que ce qu'elle nous racontait là était la seule chose qui lui fût jamais arrivée dans la vie. Elle nous dit ceci :

— Quand on m'amena de Catamarca, j'étais très petite. Qu'est-ce que je pouvais savoir des attaques d'Indiens ? Dans l'*estancia,* on n'en parlait même pas, par peur. J'ai su peu à peu, comme un secret, que les Indiens pouvaient venir comme un orage, tuer les gens et voler les animaux. Ils emportaient les femmes à l'intérieur des terres et ils abusaient d'elles. Je me suis entêtée à ne pas le croire. Lucas, mon frère, qui fut par la suite tué à coups de lance, m'assurait que ce n'était que mensonges, mais quand une chose est vraie il suffit que quelqu'un la dise une seule fois pour qu'on sache aussitôt que c'est la vérité. Le gouvernement leur distribue de l'alcool, du tabac et du

maté pour qu'ils se tiennent tranquilles, mais ils ont leurs sorciers très malins qui les conseillent. Sur un ordre du cacique, ils n'hésitent pas à foncer entre les fortins dispersés. À force d'y penser, j'avais presque envie qu'ils viennent et je ne cessais de regarder du côté où le soleil se couche. Je ne sais pas mesurer le temps qui passe, mais il y a eu des gelées et des étés, et des marquages de bétail et la mort du fils du contremaître avant que ne se produise l'invasion. C'était comme si le vent de la pampa les apportait. Moi j'avais vu une fleur de chardon et j'avais rêvé des Indiens. Cela s'est passé à l'aube. Les animaux l'ont su avant les gens, comme pour les tremblements de terre.

Le bétail était inquiet et les oiseaux passaient et repassaient dans l'air. Nous avons couru regarder du côté où je regardais toujours.

— Qui les a prévenus ? demanda quelqu'un.

La jeune fille, toujours comme si elle était très loin, répéta sa dernière phrase.

— Nous avons couru regarder du côté où je regardais toujours. On aurait dit que tout le désert s'était mis à marcher. À travers les barreaux de fer de la grille nous avons vu le nuage de poussière avant de voir les Indiens. Ils venaient nous attaquer. Ils tapaient sur leur bouche avec la main et poussaient de grands cris. À Santa Irene il y avait quelques longs fusils qui n'ont servi qu'à faire du bruit et à les exciter encore plus.

La Captive parlait comme on récite une prière, de mémoire, mais moi j'avais entendu dans la rue les Indiens du désert et leurs cris. Brusquement ils furent dans la pièce et ce fut comme s'ils entraient à cheval dans les chambres d'un rêve. C'était une bande d'ivrognes. Aujourd'hui, quand j'évoque la scène, je les vois très grands. Celui qui marchait en tête donna un coup de coude à Rufino, qui se trouvait près de la porte. Celui-ci pâlit et s'écarta. La dame, qui n'avait pas bougé de sa place, se leva et nous dit :

— C’est Juan Moreira[25].

Avec le temps, je ne sais plus si je me rappelle l’homme de cette nuit ou celui que je devais voir plus tard si souvent aux combats de coqs. Je pense à la tignasse et à la barbe noire de Podesta, mais aussi à un visage rouquin, grêlé de petite vérole.

Le petit chien bondit joyeusement à sa rencontre. D’un coup de cravache Moreira l’envoya rouler au sol. Il tomba sur le dos et mourut en agitant ses pattes. C’est ici que commence pour de bon mon histoire.

Je gagnai sans bruit l’une des portes ; elle donnait sur un couloir étroit et un escalier. En haut, je me cachai dans une pièce obscure. En dehors du lit, qui était très bas, je ne sais quels autres meubles il pouvait y avoir. J’étais tout tremblant. En bas, les cris ne diminuaient pas et un bruit de verre brisé me parvint. J’entendis des pas de femme qui montaient et je vis une brève lumière. Puis la voix de la Captive m’appela comme dans un murmure.

— Moi je suis ici pour servir, mais seulement à des gens de paix. Approche-toi, je ne te ferai aucun mal.

Elle avait déjà ôté son peignoir. Je m’allongeai près d’elle et cherchai son visage avec mes mains. Je ne sais combien de temps passa. Il n’y eut pas un mot ni un baiser. Je lui défis sa tresse et jouai avec ses cheveux, qui étaient très lisses, et ensuite avec elle. Nous ne devions plus nous revoir et je ne sus jamais son nom.

Une détonation nous fit sursauter. La Captive me dit :

— Tu peux sortir par l’autre escalier.

C’est ce que je fis, et je me retrouvai dans la rue en terre battue. Il y avait clair de lune. Un sergent de la police, avec un fusil, la baïonnette au canon, surveillait le mur. Il rit et me dit :

— À ce que je vois, tu es de ceux qui se lèvent de bonne heure.

Je dus répondre quelque chose, mais il n’y prêta pas attention. Le long du mur un homme se laissait glisser.

D’un bond, le sergent lui cloua sa lame d’acier dans le corps. L’homme roula au sol où il resta étendu sur le dos, gémissant et perdant son sang. Je me souvins du petit chien. Le sergent, pour l’achever une bonne fois, lui redonna un coup de baïonnette. Avec une sorte d’éclat de joie, il lui lança :

— Aujourd’hui, Moreira, ça t’aura servi à rien de prendre la fuite.

De tous côtés accoururent les hommes en uniforme qui avaient cerné la maison, puis vinrent les voisins. Andrés Chirino eut du mal à extraire l’arme du corps. Tous voulaient lui serrer la main. Rufino dit en riant :

— Il a fini de crâner, ce dur !

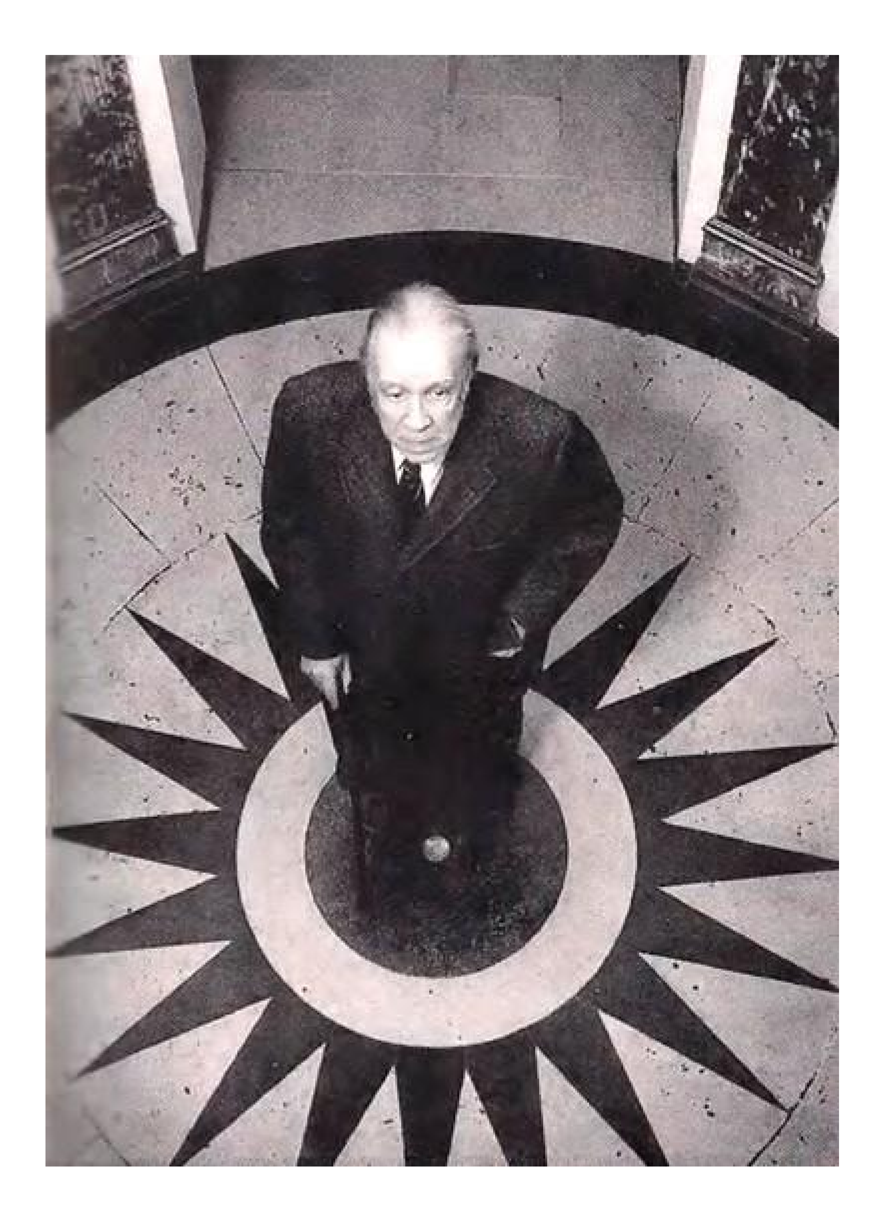
J’allais de groupe en groupe, racontant aux gens ce que j’avais vu. Soudain, je me sentis très fatigué ; peut-être avais-je de la fièvre. Je m’éclipsai, j’allai chercher Rufino et nous rentrâmes. Nous chevauchions encore quand nous aperçûmes les blancheurs de l’aube. Plus que fatigué, je me sentais étourdi par un tel flot d’événements. »

— Par le grand fleuve de cette nuit-là, dit mon père.

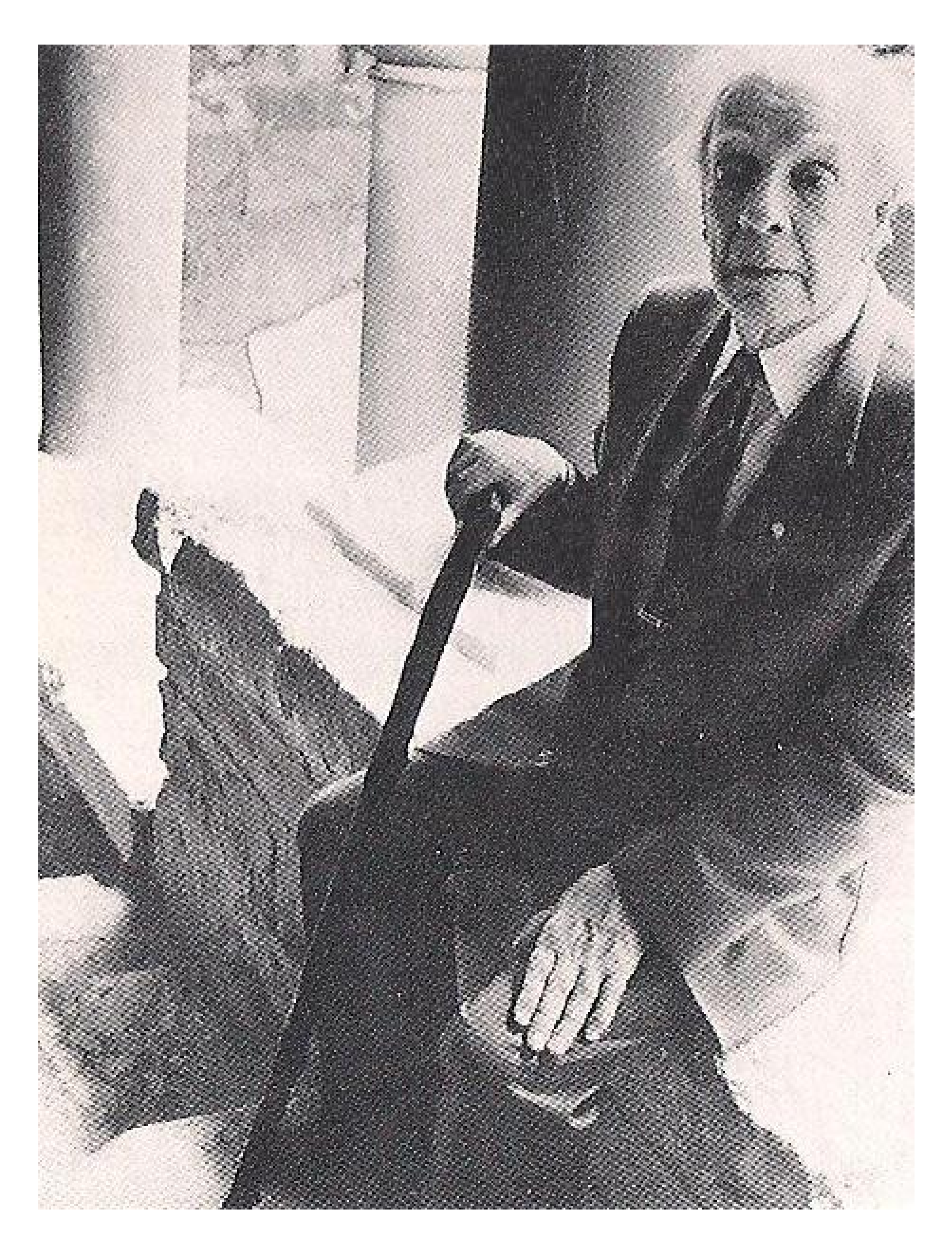
L’autre acquiesça :

— C’est vrai. Dans le bref espace de quelques heures j’avais connu l’amour et j’avais vu la mort. À tous les hommes il arrive que toute chose soit révélée ou, du moins, tout ce qu’il est donné à un homme de connaître, mais moi, c’est du jour au lendemain que ces deux choses essentielles me furent révélées.

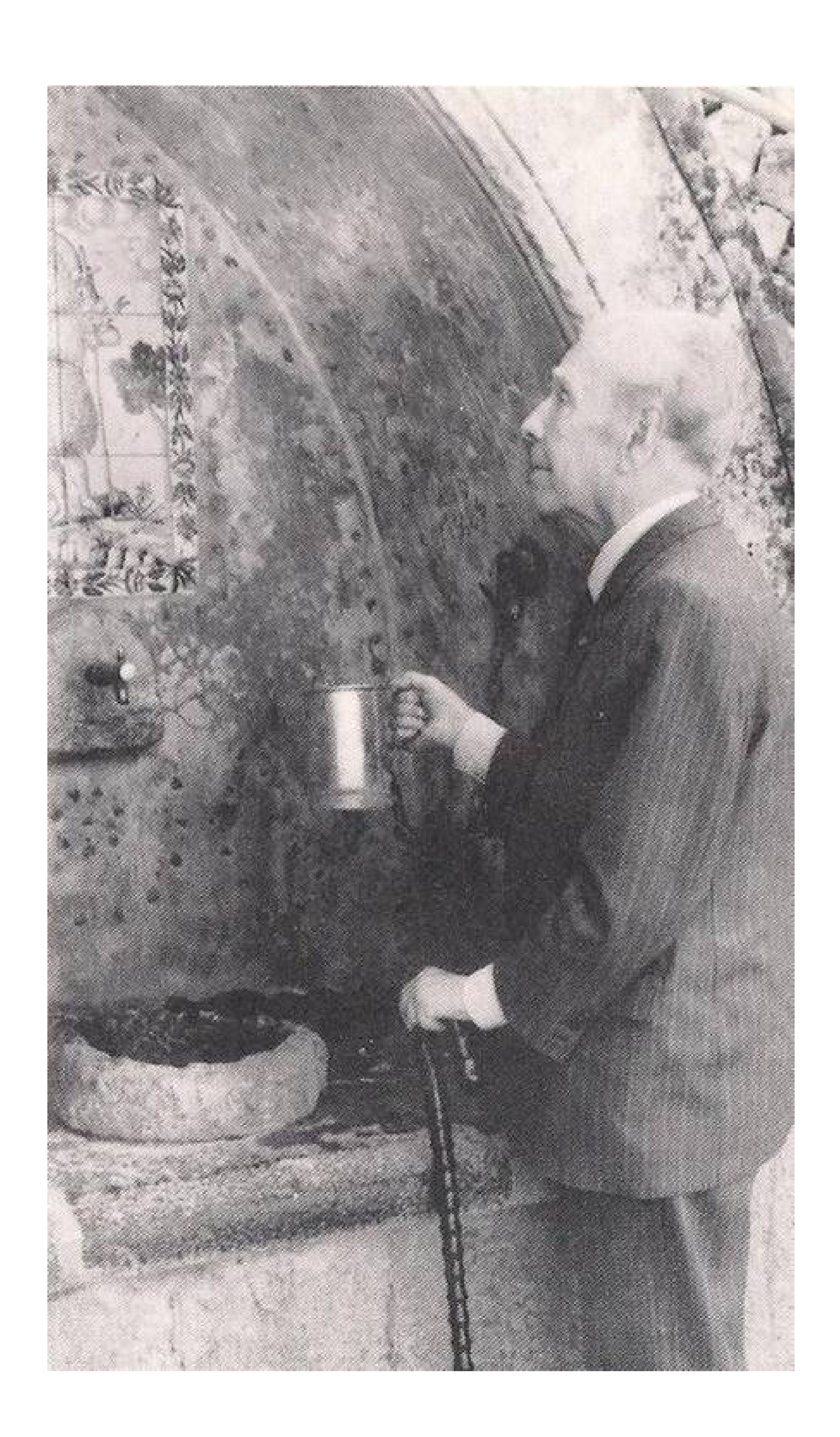
Les années passent, et j’ai si souvent raconté cette histoire que je ne sais plus très bien si c’est d’elle que je me souviens ou seulement des paroles avec lesquelles je la raconte. Peut-être en va-t-il de même pour la Captive avec son récit d’Indiens. Maintenant peu importe que ce soit moi ou un autre qui ait vu tuer Moreira.



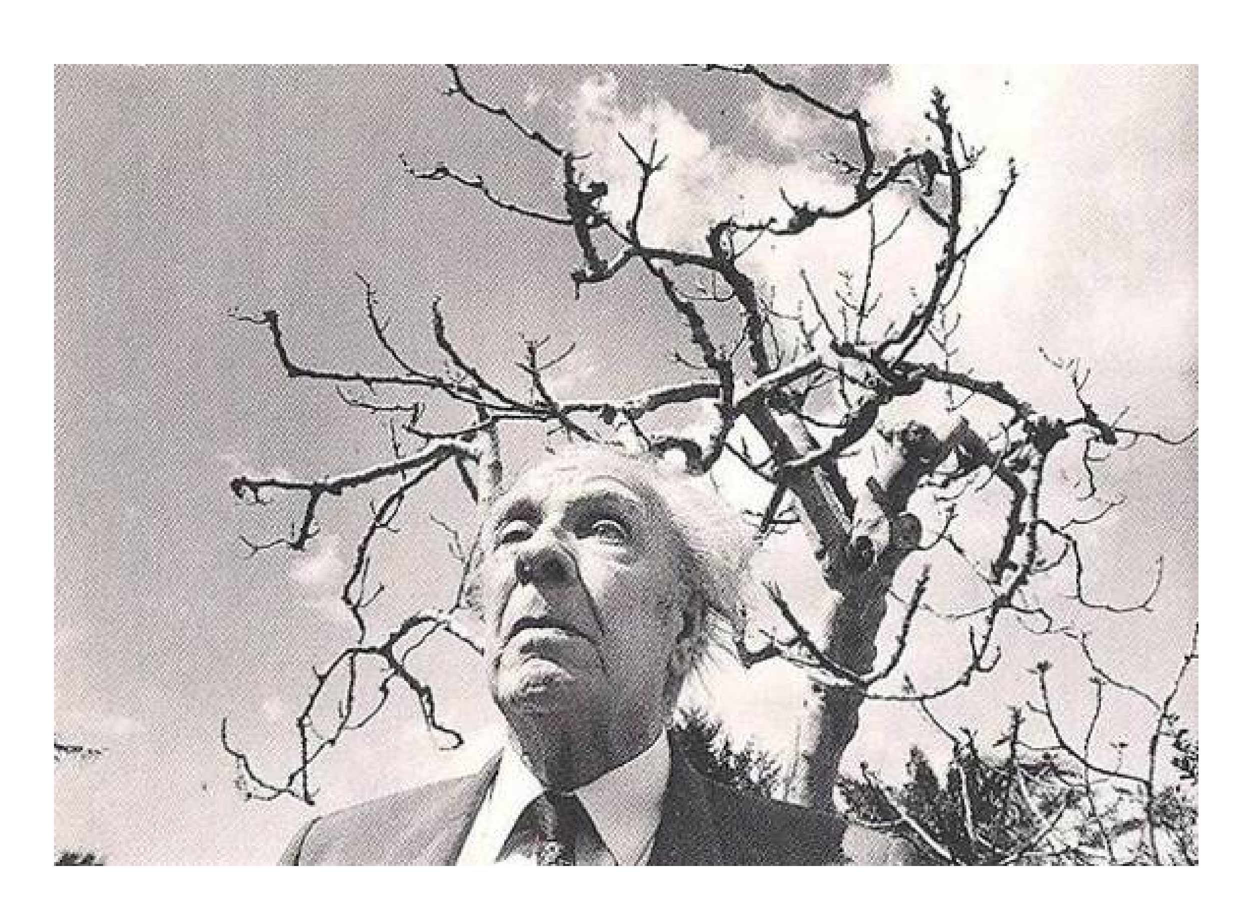
Jorge Luis Borges, au centre du labyrinthe. Paris, 1978. (Crédit : Pepe Fernandez)



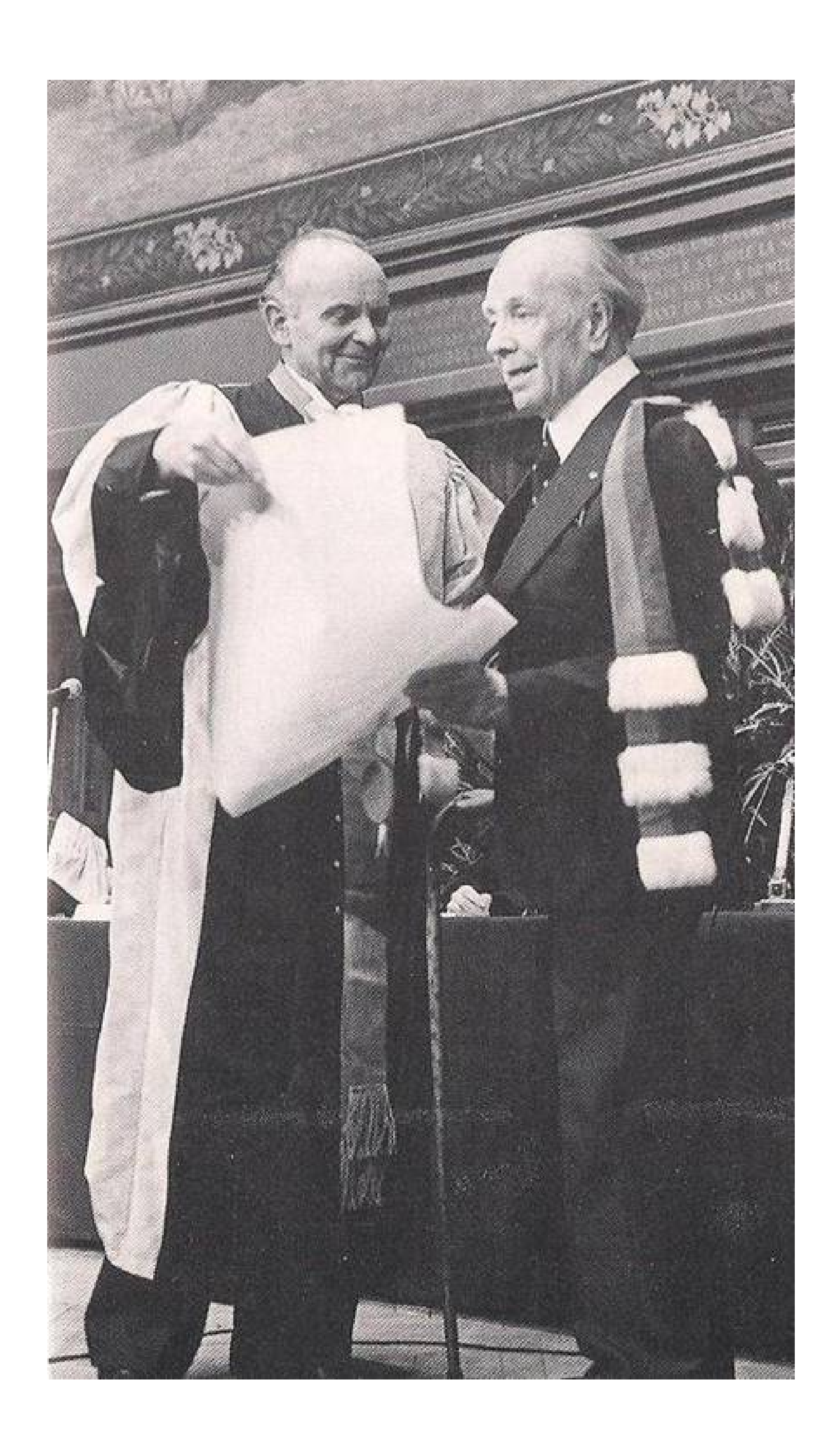
« Voici le labyrinthe de Crète dont le centre fut le minotaure. »
Borge dans le Palais de Cnossos. (Crédit : Maria Kodama)



Pèlerinage à Majorque où Borges connut ses premières expériences poétiques. (Crédit : Maria Kodama)



Borges dans le jardin de la Villa Palagonia, Bagheria. (Crédit : Scianna-Magnum)



La reconnaissance tardive… Borges reçoit le titre de Docteur Honoris Causa de la Sorbonne, avril 1978. (Crédit : Le Diascorn-Rapho)



« Son air de paisible mystère m’impressionna moins que les traits de son visage. Elle avait le sourire facile et ce sourire semblait la rendre plus lointaine. » (Ulrica) Borges et Maria Kodama à Paris, 1980. (Crédit : Scianna-Magnum)

Le miroir et le masque

Après la bataille de Clontarf, où l’ennemi norvégien connut la honte de la défaite, le Grand Roi parla ainsi au poète :

— Les exploits les plus éclatants perdent leur lustre si on ne les coule pas dans le bronze des mots. Je veux que tu chantes ma victoire et mes louanges. Je serai Énée ; tu seras mon Virgile. Te sens-tu capable d’entreprendre cette œuvre qui nous rendra tous les deux immortels ?

— Oui, mon Roi, dit le poète. Je suis le grand Ollan. J’ai passé douze hivers à étudier l’art de la métrique. Je sais par cœur les trois cent soixante fables sur lesquelles se fonde la véritable poésie. Les cycles d’Ulster et de Munster sont dans les cordes de ma harpe. Les règles m’autorisent à user des mots les plus archaïques du langage et des métaphores les plus subtiles. Je connais les arcanes de l’écriture secrète qui permet à notre art d’échapper aux indiscrètes investigations du commun des mortels. Je peux célébrer les amours, les vols de bétail, les périples, les guerres.

Je connais les ascendances mythologiques de toutes les maisons royales d’Irlande. Je sais les vertus des herbes, l’astrologie justiciaire, les mathématiques et le droit canon. Aux joutes oratoires, j’ai battu mes rivaux. Je me suis exercé à la satire, qui provoque des maladies de peau, et même la lèpre. Je sais manier l’épée, comme je l’ai prouvé en combattant pour toi. Il n’y a qu’une chose que je ne sache faire, c’est te remercier assez du don que tu me fais.

Le Roi, que fatiguaient facilement les longs discours prononcés par d'autres que lui-même, répondit avec soulagement :

— Je sais parfaitement tout cela. On vient de m'apprendre que le rossignol a déjà chanté en Angleterre. Quand auront passé les pluies et les neiges, quand le rossignol sera revenu de ses terres du Sud, tu réciteras ton poème à ma louange devant la cour et le Collège des Poètes. Je te donne une année entière. Tu cisèleras chaque syllabe et chaque mot. La récompense, tu le sais, ne sera pas indigne de mes façons royales ni de tes veilles inspirées.

— Ô Roi, la meilleure récompense est de contempler ton visage, dit le poète qui était aussi un courtisan.

Il fit ses révérences et il s'en fut, en ébauchant déjà quelque strophe.

Le délai expiré, qui compta épidémies et révoltes, le poète présenta son panégyrique. Il le déclama avec une sûre lenteur, sans un coup d'œil au manuscrit. Le Roi l'approuvait d'un hochement de tête. Tous imitaient son geste, même ceux qui, massés aux portes, ne pouvaient entendre le moindre mot. Quand le poète se tut, le Roi parla.

— Ton œuvre mérite mon suffrage. C'est une autre victoire. Tu as donné à chaque mot son sens véritable et à chaque substantif l'épithète que lui donnèrent les premiers poètes. Il n'y a pas dans tout ce poème une seule image que les classiques n'aient employée. La guerre est un beau tissu d'hommes et le sang l'eau de l'épée. La mer a son dieu et les nuages prédisent l'avenir. Tu as manié avec adresse la rime, l'allitération, l'assonance, les nombres, les artifices de la plus docte rhétorique, la savante alternance des mètres. Si toute la littérature de l'Irlande venait à se perdre – *omen absit* – on pourrait la reconstituer sans en rien perdre avec ton ode classique. Trente scribes vont la retranscrire douze fois.

Après un silence, il reprit :

— Tout cela est bien et pourtant rien ne s'est produit. Dans nos artères le sang ne bat pas plus vue Nos mains n'ont pas cherché à saisir les arcs. Personne n'a pâli. Personne n'a poussé un cri de guerre, personne n'est allé affronter les Vikings. Dans un délai d'un an nous applaudirons un autre poème à ma louange, ô poète. En témoignage de notre satisfaction, reçois ce miroir qui est d'argent.

— Je te rends grâce et je comprends, dit le poète.

Les étoiles du ciel reprirent leurs chemins de lumière. Le rossignol de nouveau chanta dans les forêts saxonnes et le poète revint avec son manuscrit, moins long que le précédent. Il ne le récita pas de mémoire ; il le lut avec un manque visible d'assurance, omettant certains passages, comme si lui-même ne les comprenait pas entièrement ou qu'il ne voulût pas les profaner. Le texte était étrange. Ce n'était pas une description de la bataille, c'était la bataille.

Dans son désordre belliqueux s'agitaient le Dieu qui est Trois en Un, les divinités païennes d'Irlande et tous ceux qui devaient guerroyer des siècles plus tard, au début de l'Edda Majeure. La forme n'en était pas moins surprenante. Un substantif au singulier était sujet d'un verbe au pluriel. Les prépositions échappaient aux normes habituelles. L'âpreté alternait avec la douceur. Les métaphores étaient arbitraires ou semblaient telles.

Le Roi échangea quelques mots avec les hommes de lettres qui l'entouraient et parla ainsi :

— De ton premier poème, j'ai dit à juste titre qu'il était une parfaite somme de tout ce qui avait été jusque-là composé en Irlande. Celui-ci dépasse tout ce qui l'a précédé et en même temps l'annule. Il étonne, il émerveille, il éblouit. Il n'est pas fait pour les ignorants mais pour les doctes, en petit nombre. Un coffret d'ivoire en préservera l'unique exemplaire. De la plume qui a produit une œuvre

aussi insigne nous pouvons attendre une œuvre encore plus sublime.

Il ajouta avec un sourire :

— Nous sommes les personnages d'une fable et n'oublions pas que dans les fables c'est le nombre trois qui fait la loi.

Le poète se risqua à murmurer :

— Les trois dons du magicien, les triades et l'indiscutable Trinité.

Le Roi reprit :

— Comme témoignage de notre satisfaction, reçois ce masque qui est en or.

— Je te rends grâce et j'ai compris, dit le poète.

Une année passa. Au jour fixé, les sentinelles du palais remarquèrent que le poète n'apportait pas de manuscrit. Stupéfait, le Roi le considéra ; il semblait être un autre. Quelque chose, qui n'était pas le temps, avait marqué et transformé ses traits. Ses yeux semblaient regarder très loin ou être devenus aveugles. Le poète le pria de bien vouloir lui accorder un instant d'entretien. Les esclaves quittèrent la pièce.

— Tu n'as pas composé l'ode ? demanda le Roi.

— Si, dit tristement le poète. Plût au ciel que le Christ Notre-Seigneur m'en eût empêché !

— Peux-tu la réciter ?

— Je n'ose.

— Je vais te donner le courage qui te fait défaut, déclara le Roi.

Le poète récita l'ode. Elle consistait en une seule ligne.

Sans se risquer à la déclamer à haute voix, le poète et son Roi la murmurèrent comme s'il se fût agi d'une prière secrète ou d'un blasphème. Le Roi n'était pas moins émerveillé ni moins frappé que le poète. Tous deux se regardèrent, très pâles.

— Du temps de ma jeunesse, dit le Roi, j'ai navigué vers le Ponant. Dans une Ile, j'ai vu des lévriers d'argent qui

mettaient à mort des sangliers d'or. Dans une autre, nous nous sommes nourris du seul parfum de pommes magiques. Dans une autre, j'ai vu des murailles de feu. Dans la plus lointaine de toutes un fleuve passant sous des voûtes traversait le ciel et ses eaux étaient sillonnées de poissons et de bateaux. Ce sont là des choses merveilleuses, mais on ne peut les comparer à ton poème, qui en quelque sorte les contient toutes. Par quel sortilège t'est-il venu ?

— À l'aube, dit le poète, je me suis réveillé en prononçant des mots que je n'ai d'abord pas compris. Ces mots étaient un poème. J'ai eu l'impression d'avoir commis un péché, celui peut-être que l'Esprit ne pardonne point.

— Celui que désormais nous sommes deux à avoir commis, murmura le Roi. Celui d'avoir connu la Beauté, faveur interdite aux hommes. Maintenant il nous faut l'expier. Je t'ai donné un miroir et un masque d'or ; voici mon troisième présent qui sera le dernier.

Il lui mit une dague dans la main droite.

Pour ce qui est du poète nous savons qu'il se donna la mort au sortir du palais ; du Roi nous savons qu'il est aujourd'hui un mendiant parcourant les routes de cette Irlande qui fut son royaume, et qu'il n'a jamais redit le poème.

Undr

Je dois prévenir le lecteur qu'on chercherait en vain les pages que je traduis ici dans le *Libellus* (1615) d'Adam de Brème qui, on le sait, naquit et mourut au onzième siècle. Lappenberg les trouva dans un manuscrit de la Bodléienne d'Oxford et il pensa qu'étant donné l'abondance de détails accessoires il s'agissait d'une interpolation tardive, mais il les a publiées à titre de curiosité dans ses *Analecta Germanica* (Leipzig, 1894). L'avis d'un simple amateur argentin compte peu ; le lecteur jugera par lui-même. Ma version espagnole n'est pas littérale, mais elle est digne de foi.

Voici ce qu'écrit Adam de Brème :

… « De tous les pays limitrophes du désert qui se déploie sur l'autre rive du Golfe, au-delà des terres où procrée le cheval sauvage, le plus remarquable est celui des Urniens. L'incertaine ou fabuleuse information donnée par les marchands, les risques du voyage et les déprédations des nomades firent que je ne pus jamais atteindre leur territoire. Je suis pourtant certain que leurs villages, précaires et isolés, se trouvent dans les basses terres de la Vistule.

Contrairement aux Suédois, les Urniens professent une authentique foi en Jésus-Christ non entachée d'arianisme ni ternie par le culte sanguinaire des démons, desquels tirent leur origine les maisons royales d'Angleterre et des autres nations du Nord. Ils sont bergers, bateliers, magiciens, ils forgent des épées et tressent des nattes. À cause de l'inclémence des guerres, ils ne cultivent pratiquement pas

la terre. La plaine et les tribus qui la parcourent les ont rendus très adroits au maniement du cheval et de l'arc. On finit toujours par ressembler à ses ennemis. Leurs lances sont plus longues que les nôtres, car elles sont faites pour des cavaliers et non pour la piétaille.

Ils ignorent, comme on peut s'en douter, l'usage de la plume, de la corne à encre et du parchemin. Ils gravent leurs caractères comme nos ancêtres les runes qu'Odin leur révéla après être resté pendu à un frêne – Odin sacrifié à Odin – durant neuf nuits.

À ces informations d'ordre général j'ajouterai la relation de mon entretien avec l'Islandais Ulf Sigurdarson, homme aux propos austères et mesurés. Nous nous rencontrâmes à Upsala, près du temple. Le feu de bois s'était éteint ; les fentes entre les lattes disjointes de la paroi laissèrent pénétrer le froid et l'aube. Au-dehors sans doute devait-on voir sur la neige les traces prudentes des loups gris qui dévorent la chair des païens sacrifiés aux trois dieux. Notre conversation avait débuté en latin, comme il est d'usage entre clercs, mais nous ne tardâmes pas à passer à la langue nordique qui se pratique de la lointaine Thulé jusqu'aux marchés de l'Asie. L'homme déclara :

— Je suis de la race des *Skalds*[26], dès que j'ai su que la poésie des Urniens se réduisait à un seul mot je me suis mis à leur recherche et j'ai suivi la route qui devait me mener jusqu'à leur pays. Non sans peine et fatigue, j'y suis parvenu au bout d'une année. Il faisait nuit ; je remarquai que les hommes que je croisais en chemin me regardaient de façon étrange et certains me lancèrent même des pierres. J'aperçus le flamboiement d'une forge et entrai.

Le forgeron m'offrit le gîte pour la nuit. Il s'appelait Orm. La langue qu'il parlait ressemblait plus ou moins à la nôtre. Nous échangeâmes quelques mots. J'entendis de sa bouche prononcer pour la première fois le nom du roi : Gunnlaug. J'appris que depuis la fin de la dernière guerre,

ce roi voyait d’un mauvais œil les étrangers et qu’il avait l’habitude de les crucifier. Pour éviter un pareil sort, qui convient moins à un homme qu’à un Dieu, j’entrepris d’écrire une *drapa,* ou dithyrambe qui célébrait les victoires, la renommée et la magnanimité du roi. À peine la savais-je par cœur que deux hommes vinrent me chercher. Je me refusai à leur remettre mon épée, mais je me laissai emmener.

Des étoiles brillaient encore dans l’aube. Nous traversâmes un espace découvert, avec des masures de part et d’autre. On m’avait parlé de pyramides ; ce que je vis sur la première des places fut un poteau de bois peint en jaune. J’aperçus à son sommet le dessin noir d’un poisson. Orm, qui nous accompagnait, me dit que ce poisson était la Parole.

Sur la place suivante je vis un poteau rouge avec un cercle. Orm me dit de nouveau que c’était la Parole. Je le priai de me la dire. Il se borna à me répondre qu’il n’était qu’un modeste artisan et qu’il ne la connaissait pas.

Sur la troisième place, qui fut la dernière, je vis un poteau peint en noir, orné d’un dessin que j’ai oublié. Dans le fond, il y avait un long mur droit dont je ne pus distinguer les extrémités. Je constatai par la suite qu’il était circulaire, qu’il avait un auvent de pisé mais aucune porte et que ce mur faisait le tour de la ville. Les chevaux attachés au piquet étaient de petite taille et avaient de longues crinières. On ne laissa pas entrer le forgeron. À l’intérieur, il y avait des gens en armes, tous à pied. Gunnlaug, le roi, qui était souffrant, était étendu, les yeux mi-clos, sur une sorte de lit de camp recouvert de peaux de chameau. C’était un homme usé au teint jaunâtre, un objet sacré et comme oublié ; d’anciennes et larges cicatrices zébraient sa poitrine. L’un des soldats me fraya un passage. On avait apporté une harpe. Le genou à terre, j’entonnai à voix basse la *drapa.* Elle abondait en figures de rhétorique, avec les allitérations et les scansions que requiert un tel

genre. Je ne sais si le roi la comprit mais il me donna un anneau d'argent que j'ai encore aujourd'hui. Je pus entrevoir, sous le coussin où reposait sa tête, la lame d'un poignard. Il avait à sa droite un échiquier d'une centaine de cases où quelques pièces étaient posées en désordre.

Les gardes me firent reculer au fond de la pièce. Un homme prit ma place et resta debout. Il pinça les cordes de la harpe comme pour les accorder et il répéta à voix basse la parole que j'aurais voulu comprendre et que je ne compris pas. Quelqu'un dit avec révérence : *Maintenant cela ne veut plus rien dire.*

Je vis couler quelques larmes. L'homme enflait ou assourdissait sa voix et les accords, presque identiques, étaient monotones ou, plutôt, infinis. J'aurais voulu que ce chant durât toujours et devînt ma vie. Brusquement il cessa. J'entendis le bruit que fit la harpe quand le chanteur, sans doute épuisé, la jeta à terre. Nous sortîmes en désordre. J'étais parmi les derniers. Je fus surpris de voir que la nuit tombait.

Je fis quelques pas. Une main me retint par l'épaule. On me dit :

— L'anneau du roi a été ton talisman mais tu ne tarderas pas à périr car tu as entendu la Parole. Moi, Bjarni Thorkelsson, je te sauverai. Je suis de la race des *Skalds*. Dans ton dithyrambe tu appelles le sang l'eau de l'épée et tissu d'hommes la bataille. Je me souviens d'avoir entendu le père de mon père employer ces mêmes images. Toi et moi sommes poètes ; je te sauverai. Maintenant nous ne cherchons plus à définir chacun des faits qui inspirent notre chant ; nous résumons tout en un seul mot qui est la Parole.

Je lui répondis :

— Je ne suis pas parvenu à l'entendre. Dis-la-moi, je t'en prie.

Il hésita un instant et reprit :

— J’ai juré de ne pas la révéler. D’ailleurs personne n’enseigne quoi que ce soit. Tu dois la chercher seul.

Hâtons-nous, car ta vie est en danger. Je te cacherai dans ma maison, où l’on n’osera pas venir te prendre. Si les vents sont favorables, tu t’embarqueras demain matin en direction du Sud.

C’est ainsi que commença une aventure qui allait durer tant d’hivers[27]. Je ne raconterai pas ses vicissitudes et n’essaierai pas de me rappeler Tordre logique de ses péripéties. Je fus tour à tour rameur, marchand d’esclaves, bûcheron, détrousseur de caravanes, chanteur, sourcier, prospecteur de minerais. Je fus aux travaux forcés pendant un an dans des mines de mercure, où l’on perd ses dents. Je pris du service avec des hommes venus de Suède dans la garde de Mikligarthr (Constantinople). Au bord de la mer d’Azov, je fus aimé par une femme que je n’oublierai pas ; je la quittai, ou elle me quitta, ce qui revient au même. Je fus trahi et je trahis. Plus d’une fois le destin m’obligea à tuer. Un soldat grec me provoqua en duel et me fit choisir entre deux épées. L’une avait un empan de plus que l’autre. Je compris qu’il cherchait à m’effrayer et je choisis la plus courte. Il me demanda pourquoi. Je lui répondis que de mon poing à son cœur la distance était la même. Sur une rive de la mer Noire se trouve l’épitaphe runique que je gravai pour mon compagnon Leif Arnarson. J’ai combattu avec les Hommes Bleus de Serkland, les Sarrasins. Au cours du temps j’ai été plusieurs personnes, mais ce tourbillon ne fut qu’un long rêve. L’essentiel était la Parole. Il m’arriva de douter d’elle.

Je me dis et redis qu’il était absurde de renoncer à ce jeu magnifique qui consiste à combiner entre eux des mots magnifiques et que se mettre en quête d’un mot unique, peut-être illusoire, était insensé. Ce raisonnement fut vain. Un missionnaire me proposa le mot Dieu, que je rejetai. Un

certain matin, au bord d'un fleuve s'élargissant en mer, je crus avoir enfin la révélation de ce que je cherchais.

Je retournai au pays des Urniens, où j'eus du mal à retrouver la maison du chanteur.

J'entrai et dis mon nom. La nuit était tombée. Thorkelsson, du sol où il gisait, me dit d'allumer une grosse bougie au chandelier de bronze. Son visage avait tellement vieilli que je ne pus m'empêcher de penser que moi aussi j'étais maintenant un vieillard. Comme il est d'usage, je lui demandai des nouvelles de son roi. Il me répondit :

— Il ne s'appelle plus Gunnlaug. Maintenant son nom est différent. Raconte-moi tous tes voyages.

Je m'exécutai du mieux que je pus et lui donnai force détails que j'omets ici. Il m'interrompit avant que j'aie terminé :

— As-tu beaucoup chanté dans tous ces pays ?

Sa question me prit au dépourvu.

— Au début, lui dis-je, j'ai chanté pour gagner mon pain. Par la suite, une peur inexplicable m'a fait abandonner le chant et la harpe.

— C'est bien, acquiesça-t-il. Tu peux continuer ton récit.

J'obéis à son ordre. Puis il y eut un long silence.

— Qu'as-tu reçu de la première femme qui s'est donnée à toi ? me demanda-t-il.

— Tout, lui répondis-je.

— À moi aussi, la vie m'a tout donné. À tous la vie donne tout mais la plupart l'ignorent. Ma voix est fatiguée et mes doigts sans force, mais écoute-moi.

Il prononça le mot *Undr,* qui veut dire merveille.

Je me sentis transporté par le chant de cet homme qui se mourait tandis que dans son chant, dans l'accord qu'il plaquait je voyais mes propres travaux, la jeune esclave qui me fit connaître le premier amour, les hommes que je tuai, les aubes frissonnantes, l'aurore sur les eaux, les courses à force de rames. Je pris la harpe et je chantai une parole différente.

— C’est bien – articula Thorkelsson et je dus m’approcher pour l’entendre. Tu m’as compris. »

Utopie d’un homme qui est fatigué

> *Il l’appela* Utopie, *mot grec qui veut dire* un tel lieu n’existe pas.
>
> Quevedo.

Il n’y a pas deux collines identiques mais partout sur la terre la plaine est la même. Je marchais par un chemin de la plaine. Je me demandai, sans y attacher trop d’importance, si j’étais dans l’Oklaoma ou au Texas, ou bien dans la région qu’en littérature on appelle la pampa. Pas plus à droite qu’à gauche je ne vis la moindre clôture. Une fois de plus je répétai lentement ces vers d’Emilio Oribe[28] :

Au milieu de l’interminable plaine panique
Là-bas près du Brésil,

qui vont croissant et s’amplifiant.

Le chemin était défoncé. La pluie se mit à tomber. À quelque deux ou trois cents mètres j’aperçus la lumière d’une habitation. C’était une maison basse et rectangulaire, entourée d’arbres. L’homme qui m’ouvrit la porte était si grand qu’il me fit presque peur. Il était vêtu de gris. J’eus l’impression qu’il attendait quelqu’un. Il n’y avait pas de serrure à la porte.

Nous entrâmes dans une vaste pièce aux murs de bois. Du plafond pendait une lampe qui répandait une lumière jaunâtre. La table avait je ne sais quoi de surprenant. Il y avait sur cette table une horloge à eau, comme je n'en avais jamais vu que sur quelque gravure ancienne. L'homme me désigna une des chaises.

J'essayai de lui parler en diverses langues mais nous ne nous comprîmes pas. Quand il prit la parole, c'est en latin qu'il s'exprima. Je rassemblai mes lointains souvenirs de lycée et je me préparai pour le dialogue.

— Je vois à ton vêtement, me dit-il, que tu viens d'un autre siècle. La diversité des langues favorisait la diversité des peuples et aussi des guerres ; le monde est revenu au latin. D'aucuns craignent que le latin ne dégénère de nouveau en français, en limousin ou en papiamento[29], mais le risque n'est pas immédiat. Quoi qu'il en soit, ni ce qui a été ni ce qui sera ne m'intéresse.

Je ne répliquai rien et il ajouta :

— S'il ne t'est pas désagréable de regarder manger quelqu'un d'autre, veux-tu me tenir compagnie ?

Je compris qu'il remarquait mon trouble et j'acceptai son offre.

Nous enfilâmes un couloir sur lequel donnaient de part et d'autre des portes et qui menait à une petite cuisine où tout était en métal. Nous revînmes en portant le dîner sur un plateau : des bols pleins de flocons de maïs, une grappe de raisin, un fruit inconnu dont la saveur me rappela celle de la figue, et une grande carafe d'eau. Je crois qu'il n'y avait pas de pain. Les traits de mon hôte étaient fins et il avait quelque chose d'étrange dans son regard. Je n'oublierai pas ce visage sévère et pâle que je ne devais plus revoir. Il ne faisait aucun geste en parlant.

L'obligation de parler latin n'était pas sans me gêner, mais je parvins néanmoins à lui dire :

— Tu n'es pas surpris par ma soudaine apparition ?

— Non, me répondit-il, nous recevons ce genre de visite de siècle en siècle. Elles ne durent guère ; demain au plus tard tu seras rentré chez toi.

L’assurance de sa voix me suffit. Je jugeai prudent de me présenter :

— Je m’appelle Eudoro Acevedo. Je suis né en 1897, dans la ville de Buenos Aires. J’ai plus de soixante-dix ans. Je suis professeur de littérature anglaise et américaine, et j’ai écrit des contes fantastiques.

— Je me souviens d’avoir lu sans ennui, me répondit-il, deux contes fantastiques. Les Voyages du Capitaine Lemuel Gulliver, que beaucoup de gens tiennent pour véridiques, et la Somme théologique. Mais ne parlons pas de faits précis. Personne maintenant ne s’intéresse plus aux faits. Ce ne sont que de simples points de départ pour l’invention et le raisonnement.

Dans nos écoles on nous enseigne le doute et l’art d’oublier. Avant tout l’oubli de ce qui est personnel et localisé. Nous vivons dans le temps, qui est succession, mais nous essayons de vivre *sub specie aeternitatis.* Du passé il nous reste quelques noms que le langage tend à oublier. Nous éludons les précisions inutiles. Plus de chronologie ni d’histoire. Il n’y a plus non plus de statistiques. Tu m’as dit que tu t’appelais Eudoro ; moi je ne puis te dire comment je m’appelle, car on me nomme simplement quelqu’un.

— Mais comment s’appelait ton père ?

— Il n’avait pas de nom.

Sur l’un des murs je vis une étagère. J’ouvris un livre au hasard ; les caractères, calligraphiés à la main, étaient nets et indéchiffrables. Leur tracé anguleux me rappela l’alphabet runique, lequel cependant ne fut jamais utilisé que pour la composition d’épigraphes. Je me dis que les hommes du futur étaient non seulement d’une taille plus élevée que la nôtre, mais aussi plus adroits.

Instinctivement, je regardai les longs doigts effilés de l'homme.

Celui-ci me dit :

— Maintenant je vais te montrer une chose que tu n'as encore jamais vue.

Il me tendit avec précaution un exemplaire de l'*Utopie* de More, imprimé à Bâle en 1518 et où manquaient des feuillets et des gravures.

Non sans fatuité je répliquai :

— C'est un livre imprimé. Chez moi, j'en ai plus de deux mille, mais évidemment moins anciens et moins précieux que celui-ci.

Je lus le titre à haute voix.

L'autre se mit à rire.

— Personne ne peut lire deux mille livres. Depuis quatre siècles que je vis je n'ai pas dû en lire plus d'une demi-douzaine. D'ailleurs ce qui importe ce n'est pas de lire mais de relire. L'imprimerie, maintenant abolie, a été l'un des pires fléaux de l'humanité, car elle a tendu à multiplier jusqu'au vertige des textes inutiles.

— De mon temps à moi, hier encore, répondis-je, triomphait la superstition que du jour au lendemain il se passait des événements qu'on aurait eu honte d'ignorer. La planète était peuplée de spectres collectifs : le Canada, le Brésil, le Congo suisse et le Marché commun. Personne ou presque ne connaissait l'histoire préalable de ces entités platoniques, mais on n'ignorait rien par contre du dernier congrès de pédagogues, de l'imminente rupture des relations entre présidents et des messages qu'ils s'adressaient, rédigés par le secrétaire du secrétaire avec cette prudente imprécision qui était le propre du genre.

On lisait tout cela pour l'oublier aussitôt, parce que quelques heures plus tard d'autres banalités l'effaceraient. De toutes les fonctions exercées dans le monde, celle de l'homme politique était sans aucun doute la plus en vue. Un ambassadeur ou un ministre était une espèce d'invalide

qu'on était obligé de transporter d'un endroit à un autre dans de longs et bruyants véhicules, entourés de motocyclistes et de gardes du corps, guetté par d'anxieux photographes. On dirait qu'on leur a coupé les pieds, avait coutume de dire ma mère. Les images et le texte imprimé avaient plus de réalité que les choses elles-mêmes. Seul ce qui était publié était vrai. *Esse est percipi* (on n'existe que si on est photographié), c'était là le début, le centre et la fin de notre singulière conception du monde.

Dans ce qui fut mon passé, les gens étaient ingénus ; ils croyaient qu'une marchandise était bonne parce que son propre fabricant l'affirmait et le répétait. Le vol aussi était une chose fréquente, bien que personne n'ignorât que le fait de posséder de l'argent ne procure pas davantage de bonheur ou de quiétude.

— L'argent ? reprit-il. Personne ne souffre plus maintenant de la pauvreté, ce qui a dû être insupportable, ni de la richesse, ce qui aura été sans doute la forme la plus gênante de la vulgarité. Chacun exerce une fonction.

— Comme les rabbins, lui dis-je.

Il n'eut pas l'air de comprendre et poursuivit :

— Il n'y a pas de villes non plus. À en juger par les ruines de Bahia Blanca, que j'ai eu la curiosité d'explorer, nous n'avons pas perdu grand-chose. Comme il n'y a plus de possessions, il n'y a plus d'héritages. Quand, vers cent ans, l'homme a mûri, il est prêt à se faire face à lui-même, à affronter sa solitude. Il a engendré un fils.

— Un seul fils ? demandai-je.

— Oui. Un seul. Il ne convient pas de développer le genre humain. Certains pensent que c'est un organe de la divinité qui lui permet de prendre conscience de l'univers, mais personne ne sait de façon sûre si une telle divinité existe. Je crois qu'on en est venu maintenant à discuter des avantages et des inconvénients d'un suicide progressif ou simultané de tous les habitants de la planète. Mais revenons à nos moutons.

J’acquiesçai.

— À cent ans, l’être humain peut se passer de l’amour et de l’amitié. Les maux et la mort involontaire ne sont plus une menace pour lui. Il pratique un art quelconque, il s’adonne à la philosophie, aux mathématiques ou bien il joue aux échecs en solitaire. Quand il le veut, il se tue. Maître de sa vie, l’homme l’est aussi de sa mort[30].

— Il s’agit d’une citation ? lui demandai-je.

— Certainement. Il ne nous reste plus que des citations. Le langage est un système de citations.

— Et la grande aventure de mon époque, les vols spatiaux ? lui demandai-je.

— Il y a des siècles que nous avons renoncé à ces transferts, qui furent certes admirables. Nous n’avons jamais pu nous évader d’un ici et d’un maintenant.

Et avec un sourire il ajouta :

— D’ailleurs, tout voyage est spatial. Aller d’une planète à une autre c’est comme d’aller d’ici à la grange d’en face. Quand vous êtes entré dans cette pièce j’étais en train de faire un voyage spatial.

— Parfaitement, répliquai-je. On parlait aussi de substances chimiques et d’espèces zoologiques.

L’homme maintenant me tournait le dos et regardait à travers la vitre. Au-dehors, la plaine était blanche de neige silencieuse et de lune.

Je me risquai à demander :

— Y a-t-il encore des musées et des bibliothèques ?

— Non. Nous voulons oublier le passé, sauf quand il s’agit de composer des élégies. Il n’y a ni commémorations ni centenaires ni statues d’hommes morts.

Chacun doit élaborer pour son compte les sciences et les arts dont il a besoin.

— Dans ce cas, chacun doit être son propre Bernard Shaw, son propre Jésus-Christ, et son propre Archimède.

Il approuva de la tête.

— Que sont devenus les gouvernements ? demandai-je.

— La tradition veut qu'ils soient tombés petit à petit en désuétude. Ils procédaient à des élections, ils déclaraient des guerres, ils établissaient des impôts, ils confisquaient des fortunes, ils ordonnaient des arrestations et prétendaient imposer la censure mais personne au monde ne s'en souciait. La presse cessa de publier leurs discours et leurs photographies. Les hommes politiques durent se mettre à exercer des métiers honnêtes ; certains devinrent de bons comédiens ou de bons guérisseurs. La réalité aura été sans doute plus complexe que le résumé que j'en donne.

Il continua, sur un autre ton :

— J'ai construit cette maison, qui est pareille à toutes les autres. J'ai fabriqué ces meubles et ces ustensiles. J'ai travaillé la terre que d'autres, dont j'ignore le visage, doivent travailler peut-être mieux que moi. J'ai plusieurs choses à te montrer.

Je le suivis dans une pièce voisine. Il alluma une lampe qui elle aussi pendait du plafond. Dans un coin, j'aperçus une harpe qui n'avait que quelques cordes. Au mur étaient accrochées des toiles rectangulaires dans lesquelles dominaient les tons jaunes. Elles semblaient ne pas être toutes de la même main.

— C'est mon œuvre, déclara-t-il.

J'examinai les toiles et je m'arrêtai devant la plus petite, qui représentait ou suggérait un coucher de soleil et qui avait en elle quelque chose d'infini.

— Si elle te plaît tu peux l'emporter, en souvenir d'un ami futur, me dit-il de sa voix tranquille.

J'acceptai avec reconnaissance cette toile, mais d'autres me donnèrent une impression de malaise. Je ne dirai pas qu'elles avaient été laissées entièrement en blanc, mais presque.

— Elles sont peintes avec des couleurs que tes yeux anciens ne peuvent voir.

Ses mains pincèrent délicatement les cordes de la harpe et je ne perçus que quelques vagues sons.

C’est alors qu’on entendit frapper.

Une grande femme et trois ou quatre hommes entrèrent dans la maison. On aurait dit qu’ils étaient frères ou que le temps avait fini par les faire se ressembler. Mon hôte parla d’abord avec la femme.

— Je savais que tu ne manquerais pas de venir ce soir. As-tu vu Nils ?

— De temps à autre. Il continue toujours à peindre.

— Souhaitons qu’il y réussisse mieux que son père.

Manuscrits, tableaux, meubles, ustensiles, nous ne laissâmes rien dans la maison.

La femme travailla autant que les hommes. J’eus honte de mes faibles moyens qui ne me permettaient pas de les aider vraiment. Personne ne ferma la porte et nous partîmes, chargés de tous ces objets. Je remarquai que le toit était à double pente.

Après un quart d’heure de marche, nous tournâmes à gauche. J’aperçus au loin une sorte de tour, surmontée d’une coupole.

— C’est le crématoire, dit quelqu’un. À l’intérieur se trouve la chambre de mort. On dit qu’elle a été inventée par un philanthrope qui s’appelait, je crois, Adolf Hitler.

Le gardien, dont la stature ne me surprit pas, nous ouvrit la grille.

Mon hôte murmura quelques paroles. Avant d’entrer dans l’édifice, il nous fit un geste d’adieu.

— Il va encore neiger, annonça la femme.

Dans mon bureau de la rue Mexico je conserve la toile que quelqu’un peindra, dans des milliers d’années, avec des matériaux aujourd’hui épars sur la planète.

Le stratagème

L’histoire que je vais raconter est celle de deux hommes, ou plutôt celle d’un épisode dans lequel intervinrent deux hommes. Le fait en lui-même, qui n’a rien de particulier ni de fantastique, importe moins que le caractère de ses protagonistes. Tous deux péchèrent par orgueil, mais d’une façon différente et avec un résultat différent lui aussi. L’anecdote (à vrai dire ce n’est rien de plus) est très récente et elle se situe dans un des États de l’Amérique. Je pense qu’elle n’aurait pu se passer ailleurs.

À la fin de 1961, à l’Université du Texas, à Austin, j’eus l’occasion de m’entretenir longuement avec l’un de ces deux hommes, le professeur Ezra Winthrop. Il enseignait l’anglais ancien (il désapprouvait l’emploi du mot *anglo-saxon,* qui suggère une construction faite de deux pièces). Je me souviens que, sans me contredire une seule fois, il rectifia mes nombreuses fautes et mes téméraires hypothèses. On m’a dit qu’aux examens il préférait toujours ne poser aucune question ; il invitait le candidat à discourir sur un thème ou un autre, en lui laissant le choix du sujet.

De vieille souche puritaine, natif de Boston, il avait eu du mal à se faire aux coutumes et aux préjugés du Sud. Il regrettait la neige, mais j’ai remarqué que l’on apprend aux gens du Nord à se prémunir du froid, comme à nous autres de la chaleur. Je garde l’image, déjà floue, d’un homme plutôt grand, aux cheveux gris, plus robuste qu’agile. J’ai un souvenir plus précis de son collègue Herbert Locke, qui me donna un exemplaire de son livre *Toward a History of the Kenning,* où on peut lire que les Saxons ne tardèrent

pas à renoncer à ces métaphores quelque peu mécaniques (route de la baleine pour mer, faucon de la bataille pour aigle), tandis que les poètes Scandinaves les combinèrent et les entremêlèrent jusqu'à l'inextricable. J'ai mentionné Herbert Locke parce qu'il est partie prenante de mon récit.

J'en arrive maintenant à l'Islandais Éric Einarsson, sans doute le véritable protagoniste. Je ne le vis jamais. Il arriva au Texas en 1969, alors que j'étais à Cambridge, mais à travers les lettres d'un ami commun, Ramon Martinez Lopez, j'ai acquis la conviction de l'avoir intimement connu. Je sais qu'il est violent, énergique et froid ; dans un pays où les hommes sont grands, il était grand. Avec ses cheveux roux, ses étudiants l'avaient inévitablement surnommé Éric le Rouge. Il estimait que l'emploi du *slang,* forcément erroné, fait taxer l'étranger d'intrus, et il ne condescendit jamais à user de l'expression O.K. Bon connaisseur des langues nordiques, de l'anglais, du latin et – quoiqu'il s'en cachât – de l'allemand, il lui fut facile de faire son chemin dans les universités d'Amérique.

Son premier ouvrage fut une monographie sur les quatre articles que De Quincey consacre à l'influence qu'a laissée le danois dans la région des lacs de Westmorland. Elle fut suivie d'une deuxième sur le dialecte des paysans du Yorkshire. Ces deux études furent bien accueillies, mais Einarsson pensa que, pour sa carrière, il lui fallait écrire quelque chose qui fît du bruit. En 1970, il publia à Yale une copieuse édition critique de la ballade de Maldon. L'érudition des notes était indéniable, mais certaines hypothèses de la préface prêtèrent à discussion dans quelques cercles académiques des plus fermés. Einarsson affirmait, par exemple, que le genre de cette ballade rappelle, du moins de façon lointaine, le fragment héroïque de *Finnsburh* et non la lourde rhétorique de Beowulf et que sa façon de manier dans certaines circonstances les détails émouvants annonce curieusement les procédés que nous admirons à juste titre dans les sagas d'Islande. Il corrigea

également diverses leçons du texte d'Elphinston. Dès 1969 il avait été nommé professeur à l'Université du Texas. Comme on le sait, il se tient de nombreux congrès de germanistes dans les universités américaines. Le professeur Winthrop avait été désigné la fois précédente, à East Lansing. Le directeur de la section, qui préparait son année sabbatique, lui demanda de songer à un candidat pour la prochaine session au Wisconsin. Au demeurant, il n'y en avait que deux : Herbert Locke et Éric Einarsson.

Winthrop, comme Carlyle, avait renoncé à la foi puritaine de ses ancêtres, mais non point aux impératifs de l'éthique.

Il n'avait pas refusé de donner son avis ; son devoir était clair. Herbert Locke, depuis 1954, ne lui avait pas mesuré son aide pour une certaine édition annotée de la Geste de Beowulf qui, dans certains centres d'enseignement, avait remplacé celle de Klaeber ; il était actuellement en train de mettre au point un travail très utile pour les germanistes : un dictionnaire anglais-anglo-saxon, qui dispenserait les lecteurs d'avoir à consulter, souvent en vain, les dictionnaires étymologiques. Einarsson était sensiblement plus jeune ; sa pétulance lui avait attiré une antipathie générale, y compris celle de Winthrop. Son édition critique de *Finnsburk* n'avait pas manqué d'attirer l'attention sur lui. Il aimait la controverse ; il ferait meilleure figure au congrès que le taciturne et timide Locke. Winthrop en était là de ses pensées quand survint l'événement.

Un long article parut à Yale au sujet de l'enseignement universitaire de la littérature et de la langue anglo-saxonnes. Au bas de la dernière page, on pouvait lire les initiales transparentes E.E. suivies, comme pour ne laisser place à aucun doute, de la mention : Texas. L'article, rédigé en un anglais correct d'étranger, ne se permettait pas la moindre incivilité mais il faisait montre d'une certaine violence. Il prétendait que débuter l'étude de cette langue par la Geste de Beowulf, œuvre de date archaïque mais de

style pseudo virgilien et empreint de rhétorique, était tout aussi arbitraire que de commencer l'étude de l'anglais par les vers enchevêtrés de Mil ton. Il conseillait d'inverser l'ordre chronologique : de commencer par la Sépulture du onzième siècle qui annonce la langue actuelle, puis de remonter jusqu'aux origines.

En ce qui concerne Beowulf, il suffisait d'extraire un passage de cette ennuyeuse masse de trois mille vers ; par exemple, les rites funéraires de Scyld, qui retourne à la mer après être venu de la mer. Pas une seule fois n'était mentionné le nom de Winthrop, mais celui-ci se sentit constamment visé. Qu'on ne le nommât pas lui importait peu, mais il admettait mal qu'on attaquât sa méthode pédagogique.

Le temps pressait. Winthrop voulait être juste et il ne pouvait envisager que cet article d'Einarsson, que beaucoup déjà avaient lu, relu et commenté, pût influer sur sa décision. Il ne lui fut pas facile de la prendre. Un certain matin, Winthrop s'entretint avec son directeur : dès l'après-midi Einarsson fut officiellement chargé de se rendre à la session du congrès au Wisconsin.

La veille du 19 mars, date de son départ, Einarsson se présenta dans le bureau d'Ezra Winthrop. Il venait, lui dit-il, prendre congé et le remercier. L'une des fenêtres donnait sur une rue oblique plantée d'arbres et ils étaient environnés de rayonnages de livres ; Einarsson ne tarda pas à reconnaître la première édition de l'*Edda Islaridorum*, reliée en parchemin. Winthrop répondit qu'il était sûr que son visiteur s'acquitterait fort bien de sa mission et qu'il ne lui devait aucun remerciement. L'entretien, si je ne me trompe, dura quelque temps.

— Parlons franchement, dit Einarsson. Il n'y a personne à l'Université qui ne sache que si le professeur Lee Rosenthal, notre directeur, me fait l'honneur de me confier la mission de nous représenter, c'est qu'il a pris cette

décision sur votre conseil. Je m'efforcerai de ne pas vous décevoir.

Je suis un bon germaniste ; ma langue maternelle est celle des sagas et je prononce l'anglo-saxon mieux que mes collègues britanniques. Mes étudiants disent *cyning,* non pas *cunning.* Ils savent également qu'il leur est formellement interdit de fumer en classe et qu'ils ne peuvent se présenter déguisés en *hippies*. Quant à mon rival malheureux, il serait du dernier mauvais goût que je le critique ; à propos de la *Kenning* il prouve qu'il a consulté non seulement les sources originales mais aussi les pertinents travaux de Meissner et de Marquardt. Laissons là ces vétilles. Je vous dois à vous, professeur Winthrop, une explication personnelle. J'ai quitté ma patrie à la fin de 1967. Quand quelqu'un se résout à émigrer dans un pays lointain, il s'impose fatalement l'obligation de percer dans ce pays. Mes deux premiers opuscules, d'ordre strictement philologique, n'avaient d'autre but que de prouver mes capacités. Cela n'était évidemment pas suffisant. Je m'étais toujours intéressé à la ballade de Maldon que je peux réciter à peu près par cœur. J'ai obtenu des autorités de Yale qu'elles publient mon édition critique. La ballade consigne, comme vous le savez, une victoire Scandinave, mais quant à la thèse de son influence ultérieure sur les sagas d'Islande, je la trouve inadmissible et absurde. Je l'ai mentionnée pour flatter les lecteurs de langue anglaise.

J'en arrive à l'essentiel : mon article polémique du *Yale Monthly.* Comme vous ne l'ignorez pas, il justifie, ou veut justifier mon système, mais il exagère délibérément les inconvénients du vôtre qui, s'il impose aux élèves l'ennui d'une inextricable masse de trois mille vers consécutifs racontant une histoire confuse, les dote par contre d'un riche vocabulaire qui leur permettra, s'ils n'ont pas abandonné en cours de route, de posséder tout le *corpus* des lettres anglo-saxonnes. Aller au Wisconsin, tel était mon véritable but. Vous et moi, mon cher ami, nous savons

que les congrès sont des fumisteries, qui occasionnent des frais inutiles, mais qui peuvent être utiles dans un *curriculum vitae.*

Winthrop le regarda avec surprise. Il était intelligent mais il avait tendance à prendre les choses au sérieux, y compris les congrès et l'univers, qui n'est peut-être lui-même qu'une plaisanterie cosmique. Einarsson reprit :

— Vous vous souvenez peut-être de notre premier entretien. J'arrivais de New York. C'était un dimanche ; le réfectoire de l'Université était fermé et nous sommes allés déjeuner au Nighhawk. Ce jour-là j'ai appris beaucoup de choses. En bon Européen j'avais toujours présupposé que la Guerre de Sécession avait été une croisade contre les esclavagistes ; vous avez soutenu que le Sud était dans son droit en voulant quitter l'Union et maintenir ses propres institutions. Pour donner plus de poids à ce que vous affirmiez, vous m'avez dit que vous étiez du Nord et qu'un de vos ancêtres avait combattu dans les rangs de Henry Halleck. Vous avez de même vanté le courage des Confédérés. À la différence de la plupart des gens, je sais presque immédiatement *qui* est l'autre.

Cette matinée-là me suffit. Je compris, mon cher Winthrop, que vous étiez dominé par la curieuse passion américaine de l'impartialité. Vous voulez, avant tout, être *fairplay*. Étant précisément un homme du Nord, vous avez essayé de comprendre et de justifier la cause du Sud. Dès que j'ai su que mon voyage au Wisconsin dépendait d'un mot de vous à Rosenthal, j'ai décidé de mettre à profit ma petite découverte. J'ai compris qu'attaquer la méthode que vous appliquiez dans votre cours était le moyen le plus efficace pour obtenir votre voix. J'ai rédigé sur-le-champ ma théorie. Les habitudes du *Monthly* m'obligèrent à signer de mes initiales, mais je fis tout mon possible pour qu'il ne subsistât pas le moindre doute sur l'identité de l'auteur. J'en fis même la confidence à de nombreux collègues.

Il y eut un long silence. Winthrop fut le premier à le rompre.

— Je comprends tout maintenant, dit-il. Je suis un vieil ami d'Herbert, dont j'estime les travaux ; vous, directement ou indirectement, vous m'avez attaqué. Vous refuser ma voix aurait été en quelque sorte exercer des représailles. J'ai confronté vos mérites à tous deux et le résultat a été ce que vous savez.

Il ajouta, comme s'il pensait à voix haute :

— J'ai peut-être cédé à un sentiment de vanité en n'étant pas rancunier. Comme vous le voyez, votre stratagème a réussi.

— Stratagème est le mot juste, répliqua Einarsson, mais je ne me repens pas de ce que j'ai fait. J'agirai au mieux des intérêts de notre établissement. D'ailleurs j'avais décidé d'aller dans le Wisconsin.

— Mon premier Viking, dit Winthrop en le regardant dans les yeux.

— Autre superstition romantique. Il ne suffit pas d'être Scandinave pour descendre des Vikings. Mes parents furent de dévoués pasteurs de l'Église évangélique ; au début du dixième siècle, mes ancêtres furent peut-être les prêtres fervents de Thor. Dans ma famille il n'y a jamais eu, que je sache, de gens de mer.

— Dans la mienne, il y en a eu beaucoup, répondit Winthrop. Cependant, nous ne sommes pas si différents. Un péché nous unit : l'orgueil. Vous, vous m'avez rendu visite pour vous vanter de votre ingénieux stratagème ; moi, j'ai appuyé votre candidature pour pouvoir me vanter d'être un homme probe.

— Une autre chose nous unit, répondit Einarsson : la nationalité. Je suis citoyen américain. Mon destin est ici, non dans la lointaine Thulé. Vous me direz qu'un passeport ne modifie pas le caractère d'un homme.

Ils se serrèrent la main et se quittèrent.

Avelino Arredondo

L'événement eut lieu à Montevideo, en 1897.

Tous les samedis le groupe d'amis se retrouvait au Café du Globe autour de la même table latérale, comme le font les pauvres Blancs qui savent qu'ils ne peuvent montrer leur foyer ou qui en fuient l'ambiance. Ils étaient tous natifs de Montevideo ; c'est avec réticence, au début, qu'ils avaient admis dans leur cercle Arredondo, qui venait de l'intérieur du pays et qui se montrait d'une extrême réserve, ne posant jamais la moindre question. Il avait un peu plus de vingt ans ; maigre et le teint basané, il était plutôt petit et avait l'air un peu gauche. Son visage aurait paru quelconque s'il n'avait été racheté par un regard à la fois énergique et ensommeillé. Employé dans une mercerie de la rue Buenos Aires, il étudiait le droit à ses moments perdus. Quand les autres protestaient contre la guerre qui ravageait le pays et que, de l'avis général, le président faisait durer pour de sordides raisons, Arredondo restait silencieux. Il se taisait également quand on se moquait de sa pingrerie.

Peu après la bataille de Gerros Blancos, Arredondo dit à ses camarades qu'ils ne le verraient pas pendant quelque temps car il devait se rendre à Mercedes. La nouvelle n'inquiéta personne. Quelqu'un lui recommanda de se méfier des gauchos d'Aparicio Saravia ; Arredondo répondit en souriant qu'il n'avait pas peur des Blancs. L'ami, qui s'était affilié au parti, s'en tint là.

Il eut plus de peine à prendre congé de Clara, sa fiancée. Il lui dit à peu près la même chose qu'aux autres. Il l'avertit

qu'elle ne devait pas s'attendre à recevoir de lettres de lui car il allait être fort occupé. Clara, qui n'écrivait pas facilement, accepta tout sans protester. Ils s'aimaient profondément.

Arredondo vivait dans les faubourgs. Il était servi par une mulâtresse qui portait le même nom que lui car ses ancêtres avaient été esclaves de la famille au temps de la Grande Guerre[31]. C'était une femme de toute confiance ; il lui ordonna de dire à tous ceux qui viendraient le demander qu'il était à la campagne. Il avait touché le dernier salaire qui lui était dû à la mercerie.

Il s'installa dans une pièce au fond de la maison, celle qui donnait sur la cour en terre battue. Cette mesure était superflue mais elle l'aidait à commencer cette réclusion à laquelle il se condamnait volontairement.

De son étroit lit de fer, où il reprit l'habitude de faire la sieste, il regardait non sans quelque tristesse une étagère vide.

Il avait vendu tous ses livres, y compris ses cours de préparation au droit. Il ne lui restait qu'une Bible, qu'il n'avait jamais lue et qu'il n'arriva pas à terminer.

Il la lut page après page, parfois avec intérêt, parfois avec ennui, et il s'imposa la tâche d'apprendre par cœur quelque chapitre de l'Exode et la fin de l'Ecclésiaste. Il ne cherchait pas à comprendre ce qu'il lisait. Il était libre-penseur, mais il ne manquait jamais de réciter tous les soirs le Notre-Père comme il l'avait promis à sa mère en la quittant pour venir s'établir à Montevideo. Ne pas tenir cette promesse filiale lui aurait sans doute porté malheur.

Il savait qu'il lui fallait attendre la matinée du 25 août. Il savait le nombre exact de jours qui l'en séparaient. Une fois son but atteint, le temps cesserait de compter, ou, plus précisément, peu importait ce qui se passerait ensuite. Il attendait cette date comme on attend un bonheur ou une libération. Il avait arrêté sa montre pour ne pas passer son

temps à la consulter, mais chaque nuit, quand il entendait au-dehors sonner les douze coups de minuit, il arrachait une feuille à son calendrier et se disait : *un jour de moins.*

Il voulut tout d'abord mettre au point une routine : boire du maté, fumer les cigarettes de tabac noir qu'il roulait lui-même, lire et relire un nombre déterminé de pages, essayer de bavarder avec Clementina quand celle-ci lui apportait ses repas sur un plateau, répéter et fignoler un certain discours avant de souffler sa bougie. Parler avec Clementina, femme d'un âge assez avancé, ce n'était guère facile car sa mémoire en était restée à sa lointaine campagne et aux souvenirs de sa vie quotidienne à la campagne.

Il disposait aussi d'un échiquier sur lequel il faisait des parties désordonnées qu'il n'arrivait jamais à terminer. Il lui manquait une tour qu'il remplaçait habituellement par une cartouche ou par une pièce de vingt sous.

Pour passer le temps, Arredondo faisait, chaque matin, le ménage de sa chambre avec un chiffon à poussière et un petit balai, et il faisait la chasse aux araignées. La mulâtresse n'aimait pas le voir s'abaisser à ces travaux qui étaient de son ressort à elle et que d'ailleurs il exécutait fort mal.

Il aurait souhaité se réveiller quand le soleil était déjà haut dans le ciel mais l'habitude de se lever à l'aube fut plus forte que sa volonté. Ses amis lui manquaient beaucoup et il savait, sans en éprouver d'amertume, qu'eux-mêmes ne regrettaient pas son absence, étant donné son invincible réserve. L'un d'eux vint un après-midi demander de ses nouvelles et fut renvoyé dès le seuil du vestibule. La mulâtresse ne le connaissait pas, et Arredondo ne sut jamais de qui il s'agissait. Grand lecteur de journaux, il lui en coûta de renoncer à ces musées de bagatelles éphémères. Il n'était pas un homme porté à la réflexion ni à la méditation.

Ses jours et ses nuits s'écoulaient identiques, mais les dimanches lui pesaient particulièrement.

Vers la mi-juillet il pensa qu'il avait eu tort de morceler le temps qui, quoi qu'on fasse, nous emporte.

Il laissa alors son imagination vagabonder à travers les vastes étendues de son pays, aujourd'hui ensanglantées, revoyant par la pensée les champs vallonnés de Santa Irene où il avait joué au cerf-volant, un certain petit cheval pie qui devait être mort à l'heure actuelle, la poussière que soulèvent les troupeaux fouettés par leurs conducteurs, la diligence poussive qui venait chaque mois de Fray Bentos avec son chargement de pacotille, la baie de La Agraciada, où débarquèrent les Trente-Trois[32], l'Hervidero[33], les crêtes, les bois et les rivières, et le Cerro qu'il avait escaladé jusqu'au phare qui le surmonte, convaincu que d'un côté comme de l'autre du fleuve de la Plata il n'y avait pas de plus beau point de vue. Du tertre de la baie il passa au tertre de l'écu[34] et il s'endormit.

Chaque nuit le vent du Sud[35] apportait la fraîcheur propice au sommeil. Il n'eut jamais d'insomnie.

Il aimait profondément sa fiancée mais il s'était dit qu'un homme ne doit pas penser aux femmes, surtout quand celles-ci font défaut. La campagne l'avait habitué à la chasteté. Quant à l'autre affaire… il s'efforçait de penser le moins possible à l'homme qu'il haïssait.

Le bruit de la pluie sur la terrasse du toit lui tenait compagnie.

Pour un prisonnier ou un aveugle, le temps s'écoule comme de l'eau sur une pente douce.

Vers le milieu de son temps de réclusion Arredondo parvint plus d'une fois à vivre ce temps presque hors du temps. Il y avait dans le premier patio[36] un puits avec un crapaud au fond ; il ne lui vint jamais à l'idée que le temps

du crapaud, temps voisin de l'éternité, était cela même qu'il souhaitait.

Quand la date approcha, l'impatience le reprit. Une nuit, n'y tenant plus, il sortit dans la rue. Tout lui sembla nouveau et plus grand. En tournant à l'angle d'une rue, il aperçut de la lumière et il entra dans un café. Pour justifier sa présence, il demanda un verre d'eau-de-vie. Accoudés au comptoir de bois des soldats bavardaient. L'un d'eux dit :

— Vous savez qu'il est formellement interdit de parler des combats en cours. Hier après-midi il nous est arrivé une chose qui va vous faire rire. Je passais avec des camarades de la caserne devant *La Razón.* De la rue nous avons entendu quelqu'un qui enfreignait cette consigne. Sans perdre une minute nous sommes entrés. La salle de rédaction était plongée dans l'obscurité mais nous avons fait feu sur celui qui continuait à parler. Quand il a fini par se taire, nous l'avons cherché à tâtons pour le sortir de là les pieds devant, mais nous nous sommes aperçus que c'était une de ces machines qu'on appelle *phonographes* et qui parlent toutes seules.

Ils éclatèrent tous de rire.

Arredondo resta silencieux. Le soldat lui dit :

— Elle est bonne, celle-là, pas vrai l'ami[37] ?

Arredondo ne dit mot, l'homme en uniforme s'approcha et lui dit :

— Crie tout de suite : Vive le Président Juan Idiarte Borda !

Arredondo ne désobéit pas. Sous les applaudissements moqueurs il gagna la porte. Une dernière injure l'atteignit alors qu'il était déjà dans la rue :

— La peur est sans rancune et n'est pas bête.

Il s'était comporté comme un lâche mais il savait qu'il n'en était pas un. Il revint tranquillement chez lui.

Le 25 août, Avelino Arredondo se réveilla alors qu'il était plus de neuf heures. Il pensa d'abord à Clara et ensuite

seulement à la date du jour. Il se dit avec soulagement : *Fini le supplice de l'attente. C'est le grand jour, enfin !*

Il se rasa sans hâte et la glace lui renvoya son visage habituel. Il choisit une cravate rouge et mit ses plus beaux vêtements. Il déjeuna assez tard. Le ciel gris laissait présager de la pluie ; il l'avait toujours imaginé radieux. Il eut un serrement de cœur en quittant pour toujours sa chambre humide. Dans le vestibule, il croisa la mulâtresse à qui il donna les dernières pièces de monnaie qui lui restaient en poche. Sur le rideau de fer de la quincaillerie il vit des losanges de couleur et il se dit qu'il y avait plus de deux mois qu'il les avait oubliés. Il se dirigea vers la rue Sarandi. C'était un jour férié et il y avait très peu de monde dehors.

Il n'était pas encore trois heures quand il arriva place Matriz. On avait fini de chanter le Te Deum ; un groupe de notables, de militaires et de prélats descendaient lentement les marches de l'église. À première vue, les chapeaux hauts-de-forme, que certains tenaient encore à la main, les uniformes, les galons, les armes et les tuniques pouvaient donner l'illusion d'une foule nombreuse ; en réalité, il n'y avait pas là plus d'une trentaine de personnes. Arredondo, qui n'éprouvait aucun sentiment de peur, fut saisi d'une sorte de respect. Il demanda qui était le président. On lui répondit :

— Celui-là, qui marche à côté de l'archevêque avec sa mitre et sa crosse.

Il sortit son revolver et fit feu.

Idiarte Borda[38] avança de quelques pas, tomba à plat ventre et déclara distinctement : Je suis mort.

Arredondo se livra aux autorités. Il devait déclarer plus tard :

— Je suis du parti rouge et je le dis avec fierté. J'ai tué le Président qui trahissait et souillait notre parti. J'ai rompu avec mes amis et ma fiancée pour ne pas les

compromettre ; je n'ai lu aucun journal afin que personne ne puisse dire que j'ai subi une influence quelconque. Cet acte de justice m'appartient. Maintenant, qu'on méjugé.

Ainsi ont dû se passer les faits, quoique de façon plus complexe ; ainsi puis-je rêver qu'ils se passèrent.

Le disque

Je suis un bûcheron. Peu importe mon nom. La cabane où je suis né et dans laquelle je mourrai bientôt est en bordure de la forêt. Il paraît que cette forêt va jusqu’à la mer qui fait tout le tour de la terre et sur laquelle circulent des maisons en bois comme la mienne. Je n’en sais rien ; je n’ai jamais vu cela. Je n’ai pas vu non plus l’autre bout de la forêt. Mon frère aîné, quand nous étions petits, me fit jurer avec lui d’abattre à nous deux la forêt tout entière jusqu’à ce qu’il ne reste plus un seul arbre debout. Mon frère est mort et maintenant ce que je cherche et que je continuerai à chercher, c’est autre chose. Vers le Ponant court un ruisseau dans lequel je sais pêcher à la main. Dans la forêt, il y a des loups, mais les loups ne me font pas peur et ma hache ne m’a jamais été infidèle. Je n’ai pas fait le compte de mes années. Je sais qu’elles sont nombreuses. Mes yeux n’y voient plus. Dans le village, où je ne vais pas parce que je me perdrais en chemin, j’ai la réputation d’être avare mais quel magot peut bien avoir amassé un bûcheron de la forêt ?

Je ferme la porte de ma maison avec une pierre pour que la neige n’entre pas. Un après-midi, j’ai entendu des pas pesants puis un coup frappé à ma porte. J’ai ouvert et j’ai fait entrer un inconnu. C’était un vieil homme, de haute taille, enveloppé dans une couverture élimée. Une cicatrice lui barrait le visage. Son grand âge semblait lui avoir donné plus d’autorité sans lui enlever ses forces, mais je remarquai toutefois qu’il devait s’appuyer sur sa canne

pour marcher. Nous avons échangé quelques propos dont je ne me souviens pas. Il dit enfin :

— Je n'ai pas de foyer et je dors où je peux. J'ai parcouru tout le royaume anglo-saxon.

Ces mots convenaient à son âge. Mon père parlait toujours du royaume anglo-saxon ; maintenant les gens disent l'Angleterre.

J'avais du pain et du poisson. Nous avons dîné en silence. La pluie s'est mise à tomber. Avec quelques peaux de bêtes je lui ai fait une couche sur le sol de terre, là même où était mort mon frère. La nuit venue, nous nous sommes endormis.

Le jour se levait quand nous sommes sortis de la maison. La pluie avait cessé et la terre était couverte de neige nouvelle. Il fit tomber sa canne et m'ordonna de la lui ramasser.

— Pourquoi faut-il que je t'obéisse ? lui dis-je.

— Parce que je suis un roi, me répondit-il.

Je pensai qu'il était fou. Je ramassai sa canne et la lui donnai.

Il parla d'une voix différente.

— Je suis le roi des Secgens. Je les ai souvent menés à la victoire en de rudes combats, mais à l'heure marquée par le destin, j'ai perdu mon royaume. Mon nom est Isern et je descends d'Odin.

— Je ne vénère pas Odin, lui répondis-je. Je crois au Christ.

Il reprit, comme s'il ne m'avait pas entendu :

— J'erre par les chemins de l'exil mais je suis encore le roi parce que j'ai le disque. Tu veux le voir ?

Il ouvrit la paume de sa main osseuse. Il n'avait rien dans sa main. Elle était vide. Ce fut alors seulement que je remarquai qu'il l'avait toujours tenue fermée.

Il dit en me fixant de son regard :

— Tu peux le toucher.

Non sans quelque hésitation, je touchai sa paume du bout des doigts. Je sentis quelque chose de froid et je vis une lueur. La main se referma brusquement. Je ne dis rien. L'autre reprit patiemment comme s'il parlait à un enfant :

— C'est le disque d'Odin. Il n'a qu'une face. Sur terre il n'existe rien d'autre qui n'ait qu'une face. Tant qu'il sera dans ma main je serai le roi.

— Il est en or ? demandai-je.

— Je ne sais pas. C'est le disque d'Odin et il n'a qu'une face.

L'envie me prit alors de posséder ce disque. S'il était à moi, je pourrais le vendre, l'échanger contre un lingot d'or et je serais un roi.

Je dis à ce vagabond que je hais encore aujourd'hui :

— Dans ma cabane, j'ai dans une cachette un coffre plein de pièces. Elles sont en or et elles brillent comme ma hache. Si tu me donnes le disque d'Odin, moi je te donnerai mon coffre.

Il dit d'un air buté :

— Je refuse.

— Eh bien alors, lui dis-je, tu peux reprendre ton chemin.

Il me tourna le dos. Un coup de hache sur sa nuque fut plus que suffisant pour le faire chanceler et tomber, mais en tombant il ouvrit la main et je vis la lueur briller dans l'air. Je marquai l'endroit exact avec ma hache et je traînai le mort jusqu'à la rivière qui était en crue. Je l'y jetai.

Rentré chez moi, j'ai cherché le disque. Je ne l'ai pas trouvé. Voilà des années que je le cherche.

Le livre de sable

… thy rope of sands…
George Herbert (1593-1633)

La ligne est composée d'un nombre infini de points, le plan, d'un nombre infini de lignes, le volume, d'un nombre infini de plans, l'hypervolume, d'un nombre infini de volumes… Non, décidément, ce n'est pas là, *more geometrico,* la meilleure façon de commencer mon récit. C'est devenu une convention aujourd'hui d'affirmer de tout conte fantastique qu'il est véridique ; le mien, pourtant, *est* véridique.

Je vis seul, au quatrième étage d'un immeuble de la rue Belgrano. Il y a de cela quelques mois, en fin d'après-midi, j'entendis frapper à ma porte. J'ouvris et un inconnu entra. C'était un homme grand, aux traits imprécis. Peut-être est-ce ma myopie qui me les fit voir de la sorte. Tout son aspect reflétait une pauvreté décente. Il était vêtu de gris et il tenait une valise à la main. Je me rendis tout de suite compte que c'était un étranger.

Au premier abord, je le pris pour un homme âgé ; je constatai ensuite que j'avais été trompé par ses cheveux blonds, clairsemés, presque blancs, comme chez les Nordiques. Au cours de notre conversation, qui ne dura pas plus d'une heure, j'appris qu'il était originaire des Orcades.

Je lui offris une chaise. L'homme laissa passer un moment avant de parler. Il émanait de lui une espèce de mélancolie, comme il doit en être de moi aujourd'hui.

— Je vends des bibles, me dit-il.

Non sans pédanterie, je lui répondis :

— Il y a ici plusieurs bibles anglaises, y compris la première, celle de Jean Wiclef. J'ai également celle de Cipriano de Valera, celle de Luther, qui du point de vue littéraire est la plus mauvaise, et un exemplaire en latin de la Vulgate. Comme vous voyez, ce ne sont pas précisément les bibles qui me manquent.

Après un silence, il me rétorqua :

— Je ne vends pas que des bibles. Je puis vous montrer un livre sacré qui peut-être vous intéressera. Je l'ai acheté à la frontière du Bikanir.

Il ouvrit sa valise et posa l'objet sur la table. C'était un volume in-octavo, relié en toile. Il était sans aucun doute passé dans bien des mains. Je l'examinai ; son poids inhabituel me surprit. En haut du dos je lus *Holy Writ* et en bas *Bombay.*

— Il doit dater du dix-neuvième siècle, observai-je.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais su, telle fut la réponse.

Je l'ouvris au hasard. Les caractères m'étaient inconnus. Les pages, qui me parurent assez abîmées et d'une pauvre typographie, étaient imprimées sur deux colonnes à la façon d'une bible. Le texte était serré et disposé en versets. À l'angle supérieur des pages figuraient des chiffres arabes. Mon attention fut attirée sur le fait qu'une page paire portait, par exemple, le numéro 40514 et l'impaire, qui suivait, le numéro 999. Je tournai cette page ; au verso la pagination comportait huit chiffres. Elle était ornée d'une petite illustration, comme on en trouve dans les dictionnaires : une ancre dessinée à la plume, comme par la main malhabile d'un enfant.

L'inconnu me dit alors :

— Regardez-la bien. Vous ne la verrez jamais plus.

Il y avait comme une menace dans cette affirmation, mais pas dans la voix.

Je repérai sa place exacte dans le livre et fermai le volume. Je le rouvris aussitôt. Je cherchai en vain le dessin

de l’ancre, page par page. Pour masquer ma surprise, je lui dis :

— Il s’agit d’une version de l’Écriture Sainte dans une des langues hindoues, n’est-ce pas ?

— Non, me répondit-il.

Puis, baissant la voix comme pour me confier un secret :

— J’ai acheté ce volume, dit-il, dans un village de la plaine, en échange de quelques roupies et d’une bible. Son possesseur ne savait pas lire. Je suppose qu’il a pris le Livre des Livres pour une amulette. Il appartenait à la caste la plus inférieure ; on ne pouvait, sans contamination, marcher sur son ombre.

Il me dit que son livre s’appelait le Livre de Sable, parce que ni ce livre ni le sable n’ont de commencement ni de fin.

Il me demanda de chercher la première page.

Je posai ma main gauche sur la couverture et ouvris le volume de mon pouce serré contre l’index. Je m’efforçai en vain : il restait toujours des feuilles entre la couverture et mon pouce. Elles semblaient sourdre du livre.

— Maintenant cherchez la dernière.

Mes tentatives échouèrent de même ; à peine pus-je balbutier d’une voix qui n’était plus ma voix :

— Cela n’est pas possible.

Toujours à voix basse le vendeur de bibles me dit :

— Cela n’est pas possible et pourtant cela *est.* Le nombre de pages de ce livre est exactement infini. Aucune n’est la première, aucune n’est la dernière. Je ne sais pourquoi elles sont numérotées de cette façon arbitraire. Peut-être pour laisser entendre que les composants d’une série infinie peuvent être numérotés de façon absolument quelconque.

Puis, comme s’il pensait à voix haute, il ajouta :

— Si l’espace est infini, nous sommes dans n’importe quel point de l’espace. Si le temps est infini, nous sommes dans n’importe quel point du temps.

Ses considérations m’irritèrent.

— Vous avez une religion, sans doute ? lui demandai-je.

— Oui, je suis presbytérien. Ma conscience est tranquille. Je suis sûr de ne pas avoir escroqué l'indigène en lui donnant la Parole du Seigneur en échange de son livre diabolique.

Je l'assurai qu'il n'avait rien à se reprocher et je lui demandai s'il était de passage seulement sous nos climats. Il me répondit qu'il pensait retourner prochainement dans sa patrie. C'est alors que j'appris qu'il était Écossais, des îles Orcades. Je lui dis que j'aimais personnellement l'Ecosse, ayant une véritable passion pour Stevenson et pour Hume.

— Et pour Robbie Burns, corrigea-t-il.

Tandis que nous parlions je continuais à feuilleter le livre infini.

— Vous avez l'intention d'offrir ce curieux spécimen au British Muséum ? lui demandai-je, feignant l'indifférence.

— Non. C'est à vous que je l'offre, me répliqua-t-il, et il énonça un prix élevé.

Je lui répondis, en toute sincérité, que cette somme n'était pas dans mes moyens et je me mis à réfléchir. Au bout de quelques minutes, j'avais ourdi mon plan.

— Je vous propose un échange, lui dis-je. Vous, vous avez obtenu ce volume contre quelques roupies et un exemplaire de l'Écriture Sainte ; moi, je vous offre le montant de ma retraite, que je viens de toucher, et la bible de Wiclef en caractères gothiques. Elle me vient de mes parents.

— *À black letter Wiclef !* murmura-t-il.

J'allai dans ma chambre et je lui apportai l'argent et le livre. Il le feuilleta et examina la page de titre avec une ferveur de bibliophile.

— Marché conclu, me dit-il.

Je fus surpris qu'il ne marchandât pas. Ce n'est que par la suite que je compris qu'il était venu chez moi décidé à me vendre le livre. Sans même les compter, il mit les billets dans sa poche.

Nous parlâmes de l’Inde, des Orcades et des *jarls* norvégiens qui gouvernèrent ces îles. Quand l’homme s’en alla, il faisait nuit. Je ne l’ai jamais revu et j’ignore son nom.

Je comptais ranger le Livre de Sable dans le vide qu’avait laissé la bible de Wiclef, mais je décidai finalement de le dissimuler derrière des volumes dépareillés des *Mille et Une Nuits.*

Je me couchai mais ne dormis point. Vers trois ou quatre heures du matin, j’allumai. Je repris le livre impossible et me mis à le feuilleter. Sur l’une des pages, je vis le dessin d’un masque. Le haut du feuillet portait un chiffre, que j’ai oublié, élevé à la puissance 9.

Je ne montrai mon trésor à personne. Au bonheur de le posséder s’ajouta la crainte qu’on ne me le volât, puis le soupçon qu’il ne fût pas véritablement infini. Ces deux soucis vinrent accroître ma vieille misanthropie. J’avais encore quelques amis ; je cessai de les voir. Prisonnier du livre, je ne mettais pratiquement plus les pieds dehors. J’examinai à la loupe le dos et les plats fatigués et je repoussai l’éventualité d’un quelconque artifice. Je constatai que les petites illustrations se trouvaient à deux mille pages les unes des autres. Je les notai dans un répertoire alphabétique que je ne tardai pas à remplir. Elles ne réapparurent jamais. La nuit, pendant les rares intervalles que m’accordait l’insomnie, je rêvais du livre.

L’été déclinait quand je compris que ce livre était monstrueux. Cela ne me servit à rien de reconnaître que j’étais moi-même également monstrueux, moi qui le voyais avec mes yeux et le palpais avec mes dix doigts et mes ongles. Je sentis que c’était un objet de cauchemar, une chose obscène qui diffamait et corrompait la réalité.

Je pensai au feu, mais je craignis que la combustion d’un livre infini ne soit pareillement infinie et n’asphyxie la planète par sa fumée.

Je me souvins d'avoir lu quelque part que le meilleur endroit où cacher une feuille c'est une forêt. Avant d'avoir pris ma retraite, je travaillais à la Bibliothèque nationale, qui abrite neuf cent mille livres ; je sais qu'à droite du vestibule, un escalier en colimaçon descend dans les profondeurs d'un sous-sol où sont gardés les périodiques et les cartes. Je profitai d'une inattention des employés pour oublier le livre de sable sur l'un des rayons humides. J'essayai de ne pas regarder à quelle hauteur ni à quelle distance de la porte.

Je suis un peu soulagé mais je ne veux pas même passer rue Mexico[39].

Épilogue

Écrire une préface à des contes qui n'ont pas encore été lus est une tâche presque impossible, puisqu'elle oblige à analyser des situations dont il convient de ne pas dévoiler la trame. Je préfère donc m'en tenir à un épilogue.

Le premier récit reprend le vieux thème du double, qui inspira si souvent la plume, toujours heureuse, de Stevenson. En Angleterre son nom est fetch *ou, de façon plus littéraire,* wraith of the living ; *en Allemagne,* doppelgaenger. *Je soupçonne que l'une de ses premières désignations fut celle d'*alter ego. *Cette apparition spectrale aura sans doute été un reflet renvoyé par un métal ou par l'eau, ou simplement par la mémoire, qui fait de chacun de nous un spectateur et un acteur. Il me fallait faire en sorte que les interlocuteurs fussent assez distincts pour être deux et assez semblables pour n'être qu'un. Dois-je avouer que je conçus cette histoire en Nouvelle-Angleterre, au bord du fleuve Charles, dont les eaux froides me rappelèrent le lointain cours du Rhône ?*

*Le thème de l'amour intervient très souvent dans mes vers, mais pas dans ma prose, qui ne présente d'autre exemple qu'*Ulrica. *Les lecteurs remarqueront ses affinités avec* L'Autre.

Le Congrès *est peut-être la fable la plus ambitieuse de ce livre ; son thème est celui d'une entreprise tellement vaste qu'elle finit par se confondre avec le cosmos et avec la somme des jours. Le début, par son opacité, veut imiter celui des fictions de Kafka ; la fin cherche à s'élever, sans doute en vain, jusqu'aux extases de Chesterton ou de John*

Bunyan. Je n'ai jamais mérité semblable révélation, mais j'ai tenté de la rêver, En cours de route j'ai introduit, selon mon habitude, des traits autobiographiques.

Le destin qui, dit-on, est impénétrable, ne me laissa pas en paix que je n'aie perpétré un conte posthume de Lovecraft, écrivain que j'ai toujours considéré comme un pasticheur involontaire d'Edgar Allan Poe. J'ai fini par céder ; mon lamentable fruit s'intitule There Are More Things.

La Secte des Trente *consigne, sans le moindre document à l'appui, l'histoire d'une hérésie possible.*

La nuit des dons *est peut-être le récit le plus innocent, le plus violent et le plus exalté qu'offre cet ouvrage.*

La bibliothèque de Babel *(1941) imaginait un nombre infini de livres ;* Undr *et* Le miroir et le masque, *des littératures séculaires qui ne comportent qu'un seul mot.*

Utopie d'un homme qui est fatigué *est, à mon sens, la pièce la plus honnête et la plus mélancolique de la série.*

J'ai toujours été surpris par l'éthique obsessionnelle des Américains du Nord ; Le stratagème *cherche à illustrer ce trait de caractère.*

Malgré John Felton, Charlotte Corday, l'opinion bien connue de Rivera Indarte (« C'est une œuvre pie que de tuer Rosas ») et l'hymne national uruguayen (« Pour des tyrans, le poignard de Brutus »), je n'approuve pas l'assassinat politique.

Quoi qu'il en soit, les lecteurs du crime solitaire d'Arredondo voudront savoir ce qu'il advint de lui. Luis Melian Lafinur demanda sa grâce, mais les juges Carlos Fein et Cristobal Salvanac le condamnèrent à un mois de réclusion cellulaire et à cinq ans de prison. Une des rues de Montevideo porte aujourd'hui son nom.

Deux objets différents et inconcevables forment la matière des derniers contes. Le disque, *c'est le cercle euclidien, qui ne comporte qu'une seule face ;* Le livre de sable, *un volume au nombre incalculable de pages.*

J'espère que ces notes hâtives que je viens de dicter n'épuiseront pas l'intérêt de ce livre et que les rêves qu'il contient continueront à se propager dans l'hospitalière imagination de ceux qui, en cet instant, le referment.

J.L.B.
Buenos Aires, 3 février 1975.

---

[1] La traduction française est de J.L. Borges lui-même.

[2] Qui se réfère à Buenos Aires (le port).

[3] *Cf.* La nouvelle *Pierre Ménard*, auteur du *Quichotte, in Fictions.*

[4] Il n'est pas sans intérêt de noter que le dernier récit de Borges, depuis longtemps projeté, mais toujours en sursis, devait s'inscrire lui aussi dans les marges du chef-d'œuvre de Cervantes, obsessionnellement présent dans toute l'histoire de la fiction borgienne.

[5] Entretiens inédits avec J.-P. Bernes, Genève, 1986. A paraître.

[6] En réalité, un dernier recueil, à paraître, réunira ses ultimes fictions. Borges avait souhaité l'intituler La Mémoire de Shakespeare.

[7] Elias Régulés. Poète Uruguayen né en 1860 à Montevideo, auteur de Versos criollos (1915).

[8] Alvaro Melian Lafinur. Cousin uruguayen du père de Borges, né en 1889. Ce poète mineur devait devenir membre de l'Académie eue des Lettres en 1936. Il joua un rôle très important dans l'éducation du jeune Borges.

[9] José Rivera Indarte (1814-1845). Proscrit argentin de la génération de 1837, qui émigra en Uruguay pour fuir la tyrannie de Rosas.

[10] Ruben Dario (1867-1916). Célèbre écrivain hispano-américain, rénovateur de la poésie. Il est l'auteur de Azul (1888), Prosas profanas (1896), Cantos de vida y esperanza (1905).

[11] Ami genevois de Borges dès son premier séjour durant la guerre de 1914-1918.

[12] Cet essai, rédigé par J.L. Borges en 1942, figure dans *Autres inquisitions*, ouvrage publié en 1952.

[13] Camarade de classe du père de J.L. Borges. Ami intime du poète Evaristo Larriego à qui J.L. Borges consacra une biographie en 1930.

[14] José Gervasio Artigas, caudillo sud-américain né à Montevideo en 1764 et mort à Asunción du Paraguay en 1850. Il descendait d'une famille catalane établie en Amérique depuis les débuts de la conquête. Il est une des figures les plus contestées de son temps, mais on le considère comme le héros de l'indépendance de la République Orientale de l'Uruguay.

[15] Pulperia : magasin, épicerie et buvette de la campagne argentine où l'on vendait les vicias (maté, tabac, coca…).

[16] Autruche d'Amérique.

[17] *Chiripá* : mot d'origine quichua qui désigne une pièce de tissu rectangulaire que les hommes passaient entre les jambes et retenaient à ma taille par une ceinture.

[18] *Bombacha* : pantalon bouffant resserré aux chevilles.

[19] José Hernandez (1834-1886). Poète lyrique gauchesque, auteur de Martin Fierro (1872-1879), véritable épopée créole de la nation argentine.

[20] Rafaël Obligado (1851-1920). Poète argentin, auteur de Traditiones argentines (1903), Tradiciones y recuerdos (1908).

[21] Sorte d'épicerie où l'on vendait des comestibles, des boissons et toutes sortes de marchandises. Situé à un carrefour, l'almacén était facilement identifiable grâce à sa façade peinte en rose ou en bleu ciel.

[22] *Lunario sentimental* (Lunaire sentimental) : recueil poétique capital publié en 1909 par le poète argentin Leopoldo Lugones (1374-1938) qui se suicida après s'être politiquement engagé dans un nationalisme fascisant. Cet ouvrage fut la référence avouée ou non de toute une génération d'écrivains argentins.

[23] Canasson traduit tubiano, corruption de tobiano, cheval dont la robe présente de grandes taches de deux couleurs différentes.

[24] Amphisbène : reptile saurien d'Amérique à la peau lisse tachée de bleu, de rouge et de jaune, et dépourvu de queue. Il n'a qu'un rudiment de bassin et pas du tout de membres. Reptile fabuleux que J.L. Borges mentionne dans son *Livre des êtres imaginaires.*

[25] Héros d'un célèbre feuilleton policier de Eduardo Gutierrez et du drame lui aussi intitulé *Juan Moreira*, représenté par la compagnie théâtrale des frères Podesta.

[26] Poètes islandais.

[27] Les Saxons comptaient les années par le nombre d'hivers écoulés. (Note orale de J.L. Borges.)

[28] Poète et prosateur uruguayen né en 1893. Auteur de *El nardo y la ánfora* (1915), *El castillo interior* (1917), *La colina del pájaro rojo* (1925), *La lámpara*

que anda (1944).

[29] Langue d'Amérique centrale.

[30] Citation du poète argentin Leopoldo Lugones.

[31] La guerre de l'époque du tyran Rosas.

[32] Héros de l'indépendance de la République orientale de l'Uruguay.

[33] Lieu ou le fleuve produit des tourbillons.

[34] En voyant au loin le Cerro (tertre élevé), un des marins de la flottille de Magellan qui était vigie s'écria : « Monte vide eu » (J'ai vu une montagne), ce qui donna Montevideo. Le Cerro se trouve symboliquement au centre de l'écu de Montevideo, parmi les flots et couronné d'un château.

[35] Vent qui vient du sud et qui change le temps.

[36] Les maisons coloniales traditionnelles en comptaient trois, le dernier étant réservé aux esclaves.

[37] Le terme aparcero, qui signifie compagnon, ami, était uniquement employé entre gauchos.

[38] L'histoire est authentique. L'homme politique uruguayen Juan Idiarte Borda (1844-1897), président de la République depuis 1894, fut assassiné sur les marches de la cathédrale de Montevideo après un office solennel. Arredondo fut défendu par l'avocat Luis Melian Lafinur, oncle de Jorge Luis Borges.

[39] Rue de Buenos Aires où se trouve la Bibliothèque nationale.